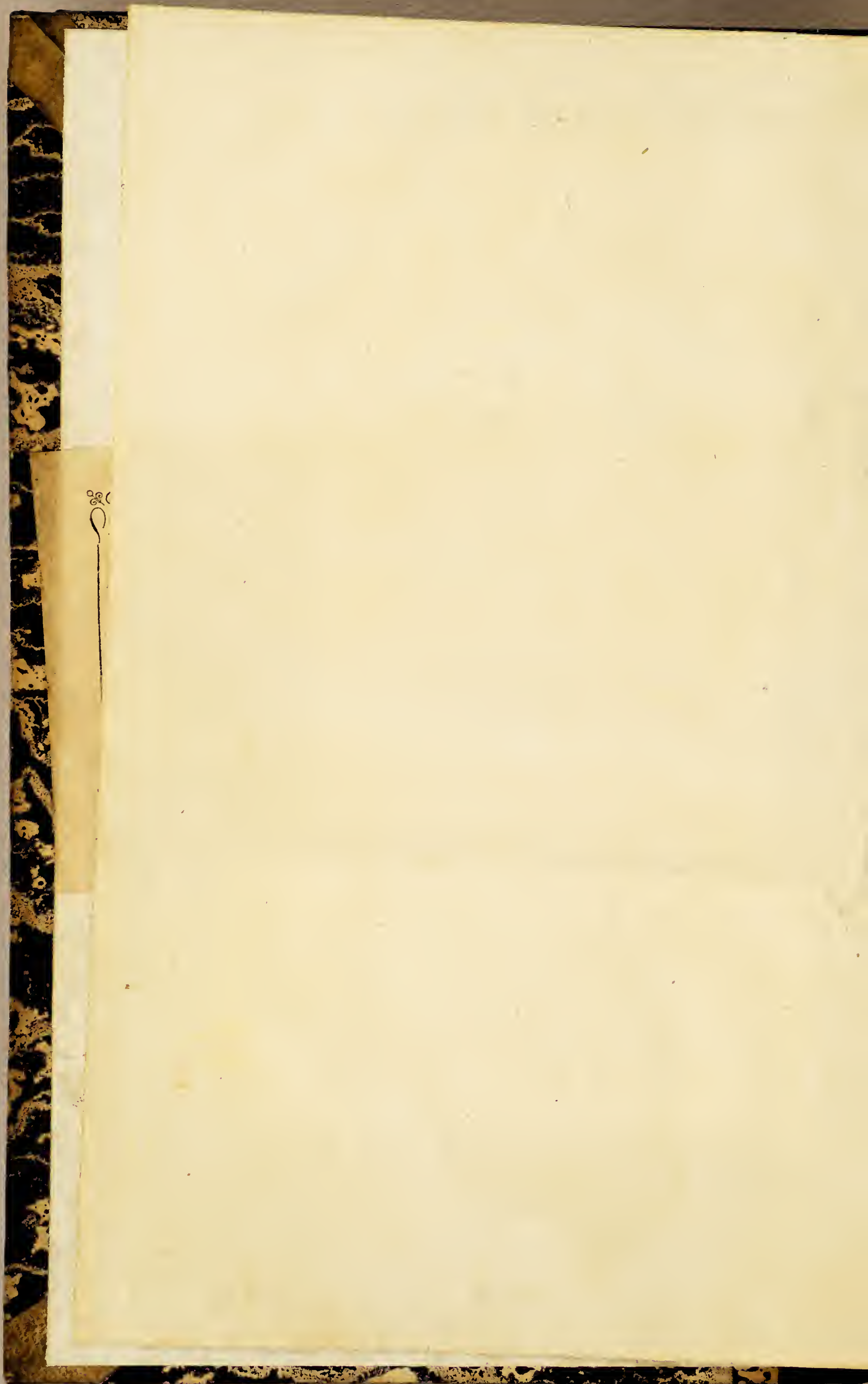


Frankl


GAUDEO



HISTOIRE D'UN POU FRANÇOIS ;

OU

L'ESPION D'UNE NOUVELLE ESPECE,

TANT

EN FRANCE QU'EN ANGLETERRE.

CONTENANT

Les portraits des perſonnages intéreſſans de ces deux royaumes, &c. &c.



A PARIS,

M. DCC. LXXXI.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A
SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE.

SIRE,

Voici le premier ouvrage qui ſort de la plume d'un être de mon eſpece. A qui puis-je mieux le dédier qu'à un Monarque ſous le gouvernement duquel je ſuis né, & qui redevient encore mon Souverain dans un pays où je ne m'en ſerois jamais douté ? Cependant j'y trouve une eſpece de juſtice ; il y a ſi longtemps que les armes de France ſe trouvent réunies à celles d'Angleterre, il y a ſi longtemps qu'on voit dans l'Europe le titre de Roi de France joint à celui de la Grande-Bretagne, qu'il falloit enfin que cette fiction devint une réalité. Puiſque c'eſt à VOTRE MAJESTÉ *que cette gloire eſt réſervée, je ſuis flatté d'être le premier à l'en féliciter publiquement. Mais,* Sire, *n'y a-t-il pas, en vérité, de quoi rire en voyant le ridicule & le peu de mérite des*

personnages qui ont coopéré à cette œuvre ? Quoi qu'il en ſoit, cet événement eſt un bonheur pour les deux nations. Il n'y aura plus d'autre rivalité entre elles que celle d'avoir pour Votre Auguſte Perſonne tout l'attachement & le reſpect qui vous ſont dûs à tant de titres ; on entendra à Paris les acclamations de VIVE LE ROI ; *on entendra à Londres celle de* GOD SAVE THE KING, *& tous ſes vœux ſe réuniront pour Vous. Il n'y aura plus de guerre, plus de ſang répandu ; le commerce va fleurir dans toute l'Europe à qui vous donnerez des loix ; par-tout on vous bénira & l'on vous aimera. J'eſpere en mon particulier avoir encore le bonheur de vous revoir, lorſque vous viendrez vous faire couronner à Londres avec Votre Auguſte Compagne, qui m'a déja tant honoré, ainſi que vous le verrez dans mon hiſtoire. J'en conſerverai toujours la plus grande reconnoiſſance.*

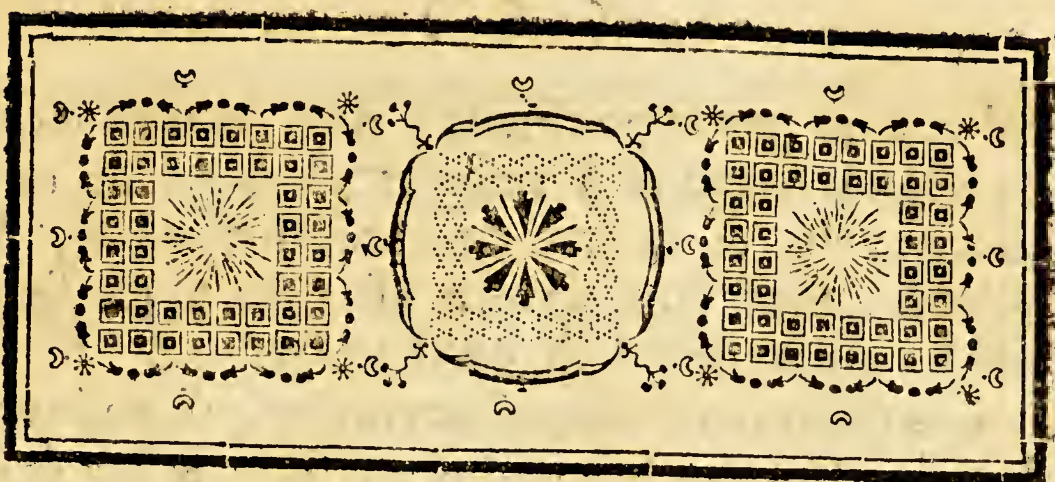
Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le plus humble de Vos Sujets,

LE POU FRANÇOIS.



HISTOIRE

D'UN POU FRANÇOIS.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

QUE tous les êtres vivans ſont ſujets à des calamités & à des épreuves ſans nombre ! Combien de fois n'ai-je pas regretté mon exiſtence ! Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me donner la mort ! Cependant j'ai eu aſſez de courage & de force d'eſprit pour me réſigner totalement à la volonté de mon créateur ; plus intrépide que ces fameux Romains ſi vantés dans l'hiſtoire, que Brutus, que Caſſius & le fier Caton, ma raiſon m'a éclairé & conduit ; j'ai murement réfléchi, & ma déciſion a été que dans une république auſſi conſidérable que la mienne, je devois l'uſage de ma vie à mes ſemblables ; que le ſuicide étoit une mort honteuſe & furtive ; que c'étoit un

vol fait au genre poullieux ; que j'avois encore de grands devoirs à remplir vis-à-vis de mes concitoyens & de ma nombreuſe famille, & qu'enfin tout être vivant eſt utile à ſes ſemblables, par cela ſeul qu'il exiſte.

Ces réflexions m'ont ſoutenu juſqu'à ce jour, dans les ſituations les plus terribles & les événemens les plus déſeſpérés ; je vis actuellement en philoſophe dans un pays libre ; je me trouve heureux.

O mes enfans, ô mes freres, qui vivez dans des jubilations & des tranſes mortelles, eſpérez, jouiſſez de la douce conſolation d'obtenir à la fin de vos jours une retraite ſûre & tranquille ; que ma vie, qui a été un enchaînement continuel de biens & de maux, & que je vais tracer pour votre bien & votre bonheur, vous apprenne à ne pas vous abandonner à votre malheureux ſort ; réſignez-vous avec confiance aux décrets de la Providence qui ſait mieux que nous-mêmes ce qu'il nous faut, & vous ſerez comme moi heureux & fortunés !



CHAPITRE PREMIER.

Naiſſance du Pou ſur la tête d'une fille d'amour ; ſa jeuneſſe eſt heureuſe ; il ſe marie & a des enfans. Peſte univerſelle dans ſa patrie qui l'oblige de s'en ſéparer.

Je ſuis né ſur un terrein fertile & d'un très grand produit que mes ancêtres occupoient déjà près d'un an, & dans lequel ils avoient vécu comme des rois ; c'étoit la tête d'une fille charmante âgée de 17 à 18 ans. Elle demeuroit chez une bonne maman à Paris, nommée la Montigny, qui recevoit la plus floriſſante jeuneſſe de la capitale ; je puis le dire à l'honneur & gloire de ma jeune maîtreſſe, j'ai peu vu de têtes auſſi belles & auſſi bien fournies ; c'étoit une vaſte & puiſſante forêt qui ſuffiſoit en abondance à tous nos beſoins, quoique notre colonie fût très-peuplée. Mon enfance fut une des plus brillantes, j'engraiſſois à chaque minute à vue d'œil ; ma mere qui m'aimoit & m'adoroit, me diſoit ſouvent, en me tenant étroitement ſerré dans ſes bras, qu'elle n'avoit jamais eu d'enfant auſſi bien portant & auſſi fort ; car en huit jours de temps j'étois auſſi puiſſant que mon pere.

Parvenu à un âge nubile, je me mariai ; je choiſis une femme de mon âge, graſſe & puiſſante ; car j'aime beaucoup l'embonpoint. Dans l'eſpace de quatre jours je me trouvois bientôt

pere de quatre-vingt-dix enfans, moitié garçons & moitié filles ; je bénissois mon sort, & je ne présumois pas qu'il put exister d'etre plus heureux que moi sur la terre, lorsqu'un événement imprévu me plongea dans le premier de mes malheurs.

Cette terre si abondante & remplie de fruits si succulents, que je regardois comme un véritable paradis terrestre, parut se dessécher presque tout à coup. Continuellement je voyois se déraciner des arbres de cette vaste forêt : une odeur minérale qui s'exhaloit de tous les pores de cette tête jadis si fortunée, fut pour notre république une peste effroyable ; je voyois à chaque minute mes parens, mes amis, périr dans les plus grandes convulsions ; je perdis bientôt mon pere, ma respectable mere qui m'avoit tant chéri, & plus des trois quarts de mes chers enfans. Ma pauvre maîtresse ellemême, qui nous donnoit si généreusement l'hospitalité, étoit dans un état à faire compassion ; son haleine étoit devenue forte & insupportable ; ses dents n'avoient plus de consistance ; sa bouche écumoit ; ses nerfs étoient déchirés ; tout son corps trembloit ; à peine pouvoit-elle se soutenir.

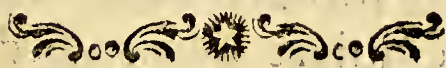
Effrayé d'un tel désastre, & voulant en pénétrer la cause, je sortis un matin avec beaucoup de peine de cette immense forêt ; je montai sur le sommet d'un oreiller, jadis blanc, mais noirci par l'infection qui régnoit dans les airs, & je vis un malheureux opérateur qui, passant & repassant continuellement des mains

graſſes & huileuſes ſur les membres délicats de mon hôteſſe, étoit l'auteur de cette cruelle contagion.

Dès ce moment je ne voulus plus rentrer ſur ce terrein maudit & ulceré; j'appellai le peu qui me reſtoit de mes enfans, & nous nous cachâmes pour quelque temps dans les fentes d'un rideau de ſiamoiſe qui entouroit le lit de mon hôteſſe.

Nous reſtâmes en ce lieu deux jours & demi, ſans proviſions, ſans ſecours, & ne ſachant à quel ſaint nous vouer, lorſque ma pauvre maîtreſſe, languiſſante & n'en pouvant plus, fut tirée de ſon lit & portée dans un carroſſe qui l'éloignoit de ma place & la conduiſit, à ce que j'entendois dire, au château royal de Biſſètre.

On mit des draps blancs au lit qu'elle venoit de quitter; je vis avec horreur la cruelle matrone ſecouer fortement les draps ſales, & en faire tomber la foule innombrable de tous mes concitoyens que cette peſte avoit emportés; quelques-uns étoient encore expirans, & ſollicitoient des ſecours, mais l'impitoyable Mégere, les ayant réunis avec un balay, les pouſſa tous dans un braſier ardent qui termina leurs maux & l'idée même *de leur exiſtence.*



CHAPITRE II.

Il se réfugie sur la tête d'un conseiller-clerc au Parlement de Paris. Description de son nouveau domicile ; il le quitte & va chez Madame la Comtesse de LA B....

QUANT à nous, transis de frayeur & mourans de faim, nous ignorions encore où porter nos pas, lorsque nous vîmes pour notre bonheur arriver une camarade de ma premiere maîtresse & un de ses amans ; ils venoient célébrer un nouveau mariage.

Craignant que cette nouvelle aventurière ne nous fit éprouver le sort de notre premiere hôtesse, je pris le parti de me retirer sur la tête de son galant ; j'y pénétrai avec deux de mes filles seulement. Mes autres enfans n'ayant pu me suivre par la foiblesse de leurs corps épuisés, je les recommandai à la divine Providence ; &, ne pouvant plus leur être d'aucune utilité, je les oubliai totalement, ayant assez d'affaires personnelles & de dangers à éviter.

La forêt dans laquelle nous fimes notre séjour étoit d'une espèce bien différente que celle que nous avions été forcés d'abandonner ; ce n'étoit point cette pépinière immense de sapins d'une hauteur prodigieuse, qui faisoit le plus bel ornement de notre ancienne maîtresse ; c'étoit une forêt dévastée, où l'on ne voyoit qu'une petite quantité d'arbrisseaux qui, quoique jeunes en-

core, ne trouvoient plus ſur un ſol ingrat & ſtérile de ſucs & de ſubſtance; ils avoient langui, & étoient devenus blancs & ſecs ; ils étoient très-courts & en très-petite quantité; ces arbriſſeaux avoient auſſi une forme bien différente de celle des arbres de cette eſpèce; ceux qui étoient placés autour de cette pauvre forêt avoient ſubi une impreſſion forcée, & formoient un cercle. Quant au milieu du terrain, on y avoit fait un abbatis conſidérable dans une forme ronde; je n'ai jamais pu en deviner la raiſon; mais ce que je ſais, c'eſt que, probablement pour garantir les racines de cette place, ou du trop grand froid, ou de la trop grande chaleur, mon nouvel hôte avoit ſoin de leur donner tous les matins une couverture noire & luiſante, impénétrable aux ardeurs du ſoleil, & à la pluie la plus forte.

Ce fut un peu au-deſſus de cette place que nous nous refugiamus mes deux filles & moi; nous y étions comme dans un déſert; nous n'y rencontrâmes aucun être de notre eſpèce; & nous n'y trouvâmes point la nourriture qui nous convenoit; cependant nous fûmes obligés de nous contenter d'une bouillie onctueuſe & épaiſſe que j'ai ſu depuis être de la graiſſe d'ours; c'étoit un mets qui auroit été très-agréable, & très-ſalubre pour nous, s'il n'eût point été mêlangé avec une quantité de muſc & d'ambre, dont l'odeur trop forte ſe portoit à nos cerveaux & nous étourdiſſoit.

Ma pauvre femme étant morte dans la peſte qui avoit ravagé notre premiere république,

je fus obligé de lui fubftituer dans cette terre inculte mes deux filles qui partagèrent indiftinctement mon cœur, & le lit nuptial ; tel étoit parmi les hommes, fuivant un cantique que j'ai entendu chanter plufieurs fois, un certain Monfieur Loth, qui, après le changement de fa femme en fel, fut également forcé de recourir à fes deux filles, faute de mieux.

Nous commencions déjà à former un nouvel établiffement dans cette colonie naiffante, lorfque notre hôte que l'on appelloit *le toutou du premier préfident*, & dont le nom étoit l'Abbé *Appletrée* [*], confeiller au Parlement de Paris, ayant été engagé à dîner chez ce Magiftrat, fut placé à table auprès de la maîtreffe de la maifon & d'une petite élégante, qui faifoit la précieufe, & pour qui l'on paroiffoit avoir beaucoup d'égards. Comme le propriétaire de mon domicile lui témoignoit beaucoup d'amitié, & par conféquent gefticuloit continuellement, j'eus les plus grandes peines du monde à me tenir fur un de fes cheveux ; je m'y crampronais du mieux qu'il m'étoit poffible ; mais par un événement que je ne pouvois encore prévoir, ce malheureux arbriffeau fe déracina, & je tombai avec lui fur la robe de ma belle voifine.

Comment me tirer de cette fâcheufe pofition ? Je ne le pouvois pas par moi-même ; je crus donc qu'il étoit plus prudent de me cacher, & je réfolus d'abandonner la tige à laquelle j'étois attaché, & qui étoit la caufe de ma perte. Je

[*] *Appletrée* en Anglois, ne veut-il pas dire *pommier* ?

m'y déterminai avec d'autant plus de raiſon, que la robe de cette dame étant couleur de puce, & les cheveux étant blancs, j'aurois été facilement découvert; je me cachai donc dans une bouffante du falbalas; je n'y fus pas plutôt, que j'eus raiſon de m'applaudir de mon idée: le cheveu tomba ſur le tapis, un laquais mit deſſus un pied d'une groſſeur énorme qui m'auroit écraſé cent mille fois, ſi j'y fuſſe toujours reſté collé. J'attendis donc dans cette retraite forcée quelque circonſtance dont je puſſe profiter, lorſque ma nouvelle maîtreſſe partit le ſoir dans ſa voiture pour ſe rendre à la Cour où elle fut préſentée le lendemain au Roi, à la Reine, & à la famille Royale.

CHAPITRE III.

Son entrée à la Cour; il a l'honneur d'approcher de très-près la Reine; il reçoit les adorations de tous les courtiſans; ſa diſgrace.

SI ce jour ne fut pas le plus heureux de ma vie, il en fut au moins le plus brillant, comme vous allez voir.

Mon hôteſſe étant dans l'appartement de la reine, & en la préſence de cette auguſte Majeſté, je voulus contempler une Princeſſe dont j'avois tant entendu dire du bien par tout où je m'étois trouvé, & qui avoit le cœur de tous ſes ſujets; je me plaçai donc ſur le bord du fal-

balas, & j'étois en extaſe des charmes de la Divinité de la France, lorſqu'un mouvement que fit mon hôteſſe & auquel je ne m'attendois pas, me fit tomber aux pieds de la Reine; heureuſement que l'on ne fit point attention à ma perſonne; mais, malgré l'indifférence que l'on me témoignoit, je craignois toujours quelque pied indiſcret qui eût été très funeſte pour moi. Par un plus grand bonheur, Sa Majeſté, bienfaiſant à tous ſes ſujets, le fut auſſi pour moi; Elle laiſſa tomber, comme par mégarde, un mouchoir blanc. Malgré la promptitude avec laquelle on ſe précipita pour le ramaſſer, j'eus l'adreſſe de m'y attacher, & je fus remis ainſi très-reſpectueuſement entre les mains de S. M. qui me reçut avec l'accueil le plus gracieux, & en remerciant affablement celui qui me préſentoit.

Jugez de l'orgueil qui devoit m'enflammer dans ce moment; mais ce n'étoit point encore là le faîte de ma gloire.

Mon auguſte maîtreſſe porta le mouchoir où j'étois à ſon viſage; je crus alors qu'il étoit temps d'en ſortir, & me laiſſai tomber ſur un ſein d'une blancheur éblouiſſante & doux comme un ſatin. Que je me trouvois bien placé! Je voyois des deux côtés, des boucles flottantes de cheveux d'une couleur qui m'enchantoit, & où j'eſperois bientôt pouvoir me réfugier; je voyois des Princes, des Miniſtres, & les premiers ſeigneurs du Royaume s'approcher avec vénération de Nous, n'oſer Nous regarder en face, ni s'aſſeoir devant Nous. Je vis

l'auguſte Epoux de la Princeſſe s'approcher ſeul de l'air le plus tendre, & la prendre par la main pour lui parler en particulier. Je pus facilement alors contempler ſes traits radieux & ſa noble Perſonne; j'étois enfin ſi enivré de mon élévation, que, quoique je n'euſſe rien pris depuis plus de vingt-quatre heures, je ne penſois point à chercher aucune nourriture.

La Reine, après ce court entretien dont j'avois été témoin, reparut dans le cercle de ſes courtiſans plus belle que jamais, & tout le monde s'empreſſoit à Nous admirer, lorſqu'un Prince du Sang, fixant avec plus d'attention que les autres les yeux ſur le trône où j'étois triomphant, m'apperçut & me diſtingua. Il alla ſur le champ le dire à l'oreille de la Princeſſe ſon Epouſe, qui, s'approchant de ſa ſœur, ſe mit à rire en me regardant; & nous prenant à l'écart, pendant que je l'admirois, Elle eut la cruauté de vouloir me chaſſer du poſte où j'étois, avec le bout de ſon gant; je fis tous mes efforts pour réſiſter, mais il me fallut céder à la force, & je tombai ſur le bord d'une glace de la croïſée qui étoit ouverte; je vis qu'ainſi expulſé on me cherchoit encore, je ne ſais à quelle intention; mais, par précaution, je me cachai le mieux que je pus, & l'on ne me trouva point.

J'ai ſu depuis que ma préſentation à la Cour, & l'honneur que j'ai eu de m'aſſeoir ſur un trône auſſi agréable que celui où je m'étois placé, avoient fait du bruit tant à Verſailles qu'à Paris, même dans les pays étrangers, & que

mon auguſte Maîtreſſe avoit rougi, lorſque je fus congédié. Je lui demande bien humblement pardon de la témérité que j'ai priſe, & je puis l'aſſurer que j'ai expreſſément défendu, ſous peine de la vie, à tous mes freres & mes concitoyens de jamais approcher de ſa Perſonne ſacrée, trop jaloux d'être le ſeul qui aie joui d'un avantage auſſi glorieux.

Mais plus ma vanité a été flattée de mon triomphe, plus auſſi elle a été rabaiſſée par la poſition qui a ſuivi mon élévation.

CHAPITRE IV.

Adverſité de notre héros. Il s'allie avec un Soldat aux Gardes.

UN coup de vent m'emporta, & me fit tomber ſur la tête d'un Soldat aux Gardes qui paſſoit par là; je m'y arrêtai, faute de mieux; & je demeurai huit jours dans ce pays qui n'avoit d'autre déſagrément pour moi que celui de me trouver bien au deſſous de celui où je brillois auparavant. Du reſte j'y fus heureux; j'y rencontrai de mes freres en grande quantité: c'étoit une terre aſſez fertile & bien approviſionnée: nous allions, mon nouveau maître & moi, très-ſouvent au cabaret; nous faiſions auſſi de jour à autre l'exercice, & la nuit nous la paſſions chez la gentille Margot, l'objet de ſes amours, une blanchiſſeuſe de la rue Satory, très-connue

&

& très-éveillée, qui avoit toujours de l'argent comptant, & fourniſſoit à tous les beſoins & même aux fantaiſies de mon maître; le compère auſſi ne la laiſſoit point chommer; preſque toutes les nuits il agiſſoit plus qu'il ne dormoit, ce qui me gênoit beaucoup; car le petit bonnet de coton qu'il avoit ſe dérangeoit continuellement, & mon ſoldat ne ceſſoit de le remettre, mais d'une manière groſſière & bien fatiguante pour nous, il nous tourmentoit ſans fin: il avoit encore une autre habitude très-déſagréable, c'étoit de ſe gratter la tête, preſqu'à tous momens; ſes ongles, longs & crochus, qu'il enfonçoit avec force, enlevoient, avec notre ſubſiſtance, un bon nombre de mes frères qu'il rouloit enſuite dans ſes doigts, & jettoit avec mépris à ſes pieds.

Pour rétablir notre colonie, j'étois obligé de la repeupler de mon mieux, & je n'épargnai ni mes ſoins, ni mes peines: j'eus l'agrément de me retrouver preſqu'avec une nouvelle famille dont j'étois le pere, le grand pere & l'ayeul; mais cette ſatisfaction fut de peu de durée.



CHAPITRE V.

Il eſt forcé de quitter ſon Soldat aux Gardes, & fait, malgré lui, connoiſſance avec Margot la blanchiſſeuſe.

UN beau matin que cet amant ſortoit des bras de ſa maîtreſſe, celle-ci, avant de s'habiller, voulut rendre un ſervice à ſon aſſocié; elle prit un inſtrument terrible, ſemblable à ceux que l'on voit dans les jardins pour arranger & embellir les allées, & le paſſant & repaſſant dans l'immenſe forêt que nous habitions, elle troubla cruellement notre ſociété: trois fois je gliſſai entre les dents de ce maudit inſtrument; n'ayant eu qu'une patte briſée, je crus en être quitte pour la peur; mais un quatrième coup de peigne m'emporta malgré moi, & me fit tomber ſur le ſein de mon inhumaine. Furieux du traitement qu'elle me faiſoit éprouver, je la mordis le plus ſerré qu'il me fut poſſible, aux riſques même d'en être puni ſur le champ; ma nouvelle hôteſſe ſentit la bleſſure, & ſe mit à frotter bien rudement l'endroit offenſé.

Ce mouvement me pouſſa ſur un paquet de linge que Margot venoit de repaſſer, & qu'elle devoit porter à une de ſes pratiques; je pénétrai dans les plis d'une chemiſe qui appartenoit à une Demoiſelle connue dans toute l'Europe par les ſingularités de ſes aventures, chez qui je fus conduit deux heures après, & avant

le dîner, je pris féance fur le col de cette nouvelle aventuriere.

CHAPITRE VI.

Il a le bonheur de se sauver de chez Margot, & va loger chez Mdlle d'Eon, Chevalier de St. Louis, ancien capitaine de dragons. — Il s'instruit avec elle, & se croit un grand personnage.

JAMAIS je n'ai connu de femme qui eut les manières plus grotefques & plus cavalieres : toujours en action, toujours en mouvement, gefticulant comme un dragon, ne pouvant s'accoutumer aux habillemens de fon fexe, n'aimant point la converfation des dames; telle étoit la perfonne qui vouloit bien me donner un azile. Je vécus une quinzaine de jours dans cette habitation; j'y étois feul cependant: mais cette folitude ne me déplut point dans les commencemens; j'avois une table excellente & en abondance, car ma maîtreffe y faifoit porter tous les jours des provifions & n'aimoit point qu'on en retirât; elle trouvoit que le temps de la toilette étoit un temps perdu, & elle l'abrégeoit le plus qu'elle pouvoit. A cet égard, je trouvois qu'elle raifonnoit très-bien, & j'en tirai plus de profit qu'elle.

Je puis auffi ajouter à fon honneur & gloire, que par le moyen de la tranfpiration & de la fubf-

tance la plus ſpiritueuſe de cette héroïne dont je me nourriſſois autant que des alimens ordinaires qu'elle me procuroit, je pris un courage & une force ſupérieurs à tous les êtres de mon eſpece; elle m'inſtruiſit auſſi un peu dans la langue Angloiſe qu'elle paroiſſoit ſavoir auſſi bien que la ſienne, ayant demeuré longtemps à Londres, & étant toujours en relation, quoiqu'à Verſailles, avec pluſieurs Anglois & Amériquains. Cette reconnoiſſance, dont je lui ai l'entière obligation, m'a été très-utile, ſur-tout relativement aux événemens poſtérieurs qui me ſont arrivés, & dont je rendrai compte dans la ſuite de cette hiſtoire.

On me demandera peut-être comment j'ai pu apprendre une langue étrangere, ſur-tout lorſque mon hôteſſe, ignorant même mon exiſteance, qu'elle n'auroit pas manqué d'anéantir, ſi elle l'eût connue, ne pouvoit avoir aucun entretien avec moi.

A cela je réponds: 1°. que, m'adaptant aux êtres humains qui veulent bien avoir ſoin de moi, je ne fais qu'un avec celui ſur lequel j'exiſte.

2°. Que, fixant mon habitation & mon domicile ſur le cerveau, les eſprits continuels qui en ſortent & qui forment pour moi un véritable élément, me font connoître toutes les idées qui peuvent entrer dans la tète de mon pourvoyeur.

3°. Qu'aucune idée ne peut être formée & conçue que par la réunion de quelques paroles, ſans leſquelles l'idée ne ſubſiſteroit pas; que

c'eſt une vérité inconteſtable que j'ai remarquée en tous temps, voyant ſouvent des hommes ſe parler à eux-mêmes ſeuls; & quand ils ne s'expriment point de manière à ſe faire entendre, ils s'énoncent toujours tacitement; leur langue remue preſqu'inſenſiblement, malgré eux, & ſans même qu'ils y penſent.

De ces principes établis par des faits, on en peut facilement tirer l'induction que, comprenant les idées de mon héroïne qui ſe formoient dans ſa tête en langue Françoiſe, qu'elle rendoit enſuite en Anglois, je ſavois ſur le champ ce qu'elle vouloit dire dans cette langue étrangere; je comprenois également par les réponſes qu'elle faiſoit à ceux qui la queſtionnoient en Anglois ce qu'on lui avoit demandé; ainſi, me faiſant une grammaire particulière, ſimple & facile, je pus en peu de temps me mettre au fait de cette langue utile & noble, & rien ne me devenoit étranger.

J'ajoute encore à ces obſervations qu'ayant été, comme je l'ai déjà dit, quinze jours ſur la tête de ma maîtreſſe de langue, & n'ayant rien qui put me diſtraire, puiſque j'étois ſeul & livré à moi-même, j'ai fait des progrès beaucoup plus conſidérables que ſi j'euſſe été environné de mes femmes, de mes enfans & de mes concitoyens; en outre je n'avois aucune crainte ni inquiétude pour ma vie que l'on ne cherchoit point à m'ôter, de ſorte que j'avois l'eſprit libre & continuellement occupé à m'inſtruire.

CHAPITRE VII.

Il prend des connoiſſances ſur le compte de ſa maîtreſſe qui ne lui ſont point plaiſir, & diminuent beaucoup ſon amour propre.

JE viens de dire dans le chapitre précédent que, me nourriſſant de la ſubſtance de notre héroïne, je devins plus fort & plus courageux que tous les êtres de mon eſpece; je me croyois, il eſt vrai, plus hardi & plus entreprenant que jamais; mais, comme mon mérite ne pouvoit être plus conſidérable que celui de ma maîtreſſe qui me le communiquoit, je trouvai bien à rabattre de mon amour propre & de ma vanité pouilleuſe quelques temps avant notre ſéparation. Je vis, la veille que je la quittai, un François qui paroiſſoit homme de mérite & de bon ſens, lui reprocher entre quatre yeux, d'avoir voulu trahir ſa patrie chez ſes plus grands ennemis, de leur avoir révélé, pour de l'argent comptant, les ſecrets de la France dont elle avoit été dépoſitaire d'abord comme ſécretaire d'Ambaſſade du Duc de Nivernois, enſuite comme Miniſtre Réſident à la Cour de Londres, après le départ de cet Ambaſſadeur; il lui obſervoit encore qu'il avoit été indécent à elle de n'avoir pas conſervé à Londres le *decorum* des emplois dont elle avoit été honorée; qu'elle alloit ſou-

vent tirer des armes dans un jeu de paulme public de Londres; qu'elle eſpadonnoit avec des laquais, des nègres, & tout ce qu'il y avoit de plus vil & de plus abject dans cette capitale; qu'elle alloit dans les *bagnos* & les mauvais lieux; que, quand il y avoit quelque tumulte, elle ſe cachoit ſous les lits; qu'elle ſe proſtituoit aux hommes les plus mépriſables; qu'un prétendu chevalier François, penſionné de la cour de France pour les injures dont il l'avoit accablée, avoit été dans tous les caffés & les endroits publics de Londres, en diſant que, malgré ſes habits d'homme & ſa croix de St. Louis, ce n'étoit qu'une femme lâche & ſans pudeur avec laquelle il avoit couché pluſieurs fois, & que, pour ſes inſolences, il lui donneroit le fouet en pleine rue, ſi elle n'étoit plus honnète dans ſes propos, &c. &c.

Ma fanfaronne ne répondoit pas grand-choſe à des reproches auſſi ſanglans. Elle ne nioit pas tous ces faits qui paroiſſoient inconteſtables, & ſe contentoit de dire qu'elle n'avoit pas trouvé qu'il y eut de crime, étant abandonnée par ſon Prince, d'offrir ſes ſervices à un autre; qu'elle aimoit encore mieux vivre à Londres aux dépens des Anglois, que de traîner ſes jours dans la Baſtille; que ſi elle s'étoit cachée dans des *bagnos*, c'étoit pour ne pas avoir le déſagrément d'être conduite chez un Juge de paix; qu'à l'égard de ce beau chevalier, c'eſt un homme ſans

honneur, qui, comme il le disoit lui-même :

Flétri par son pays pour une cause juste,
N'est aux yeux des Anglois qu'un imposteur grossier,
Un scribe méprisable, un vil aventurier ;

& que par conséquent il ne faut point ajouter foi à ses propos & à ses impostures.

Voilà comme mon hôtesse répondoit aux imputations dont on la chargeoit ; je ne suis pas assez habile pour pouvoir juger de la solidité de sa défense, mais ce que je sais, c'est que les reproches ont fait beaucoup plus d'impression sur moi que la justification, & que j'ai commencé à diminuer de l'estime que j'avois pour mon héroïne, &, par suite, de celle que je croyois aussi mériter.

CHAPITRE VIII.

Il va dîner chez son Excellence, Monseigneur Benjamin Franklin. Portrait de ce Ministre Plénipotentiaire ; ce qui se passe à table.

LE lendemain de ces belles instructions que je venois d'acquérir, mon hôtesse fut invitée d'aller dîner à Paris chez un homme d'une grande réputation, venant d'une partie du monde bien éloignée de la nôtre, & Ministre Plénipotentiaire d'un peuple considérable qui venoit de se révolter contre sa mère

patrie. Je fus charmé de cette visite, parce qu'ayant souvent entendu parler de ce personnage, je désirois le connoître particulierement.

Nous nous rendimes donc à deux heures chez son Excellence, que je ne pus bien distinguer qu'à la fin du repas, parce qu'il me fallut un temps assez considérable pour sortir de ma retraite & pouvoir faire l'observateur, en me plaçant sur une fleur qui ornoit les cheveux de ma Chevalière. Heureusement que je me trouvai nez à nez, face à face de Monsieur l'Ambassadeur. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire de bon cœur, en contemplant la figure grotesque de cet original, qui, sous l'habit le plus grossier, affectoit de temps en temps le ton & les gestes d'un petit-maître. Un teint bruni par le soleil, un front ridé, des poireaux sur toute la figure, qu'on disoit être pour lui un aussi bel agrément, que les signes qui caractérisoient le joli visage de Madame la Comtesse du Barry; un gros & large menton comme sont ceux que l'on qualifie de *menton de galoche*; un nez épaté, & des dents que l'on auroit plutôt prises pour des clous de gérofle, si on ne les eût vu fichées dans une machoire épaisse: tel est, à peu de choses près, le portrait au naturel de son Excellence. Quant à ses yeux, je n'ai pu les distinguer, parce que, comme je l'ai dit, j'étois en face de lui, & qu'il avoit une paire de lunettes accrochée à ses tempes, qui lui cachoit un bon tiers du visage.

Je remarquai que les convives étoient assez

gais ; l'on rioit beaucoup, & l'on plaiſantoit ſur le compte de Meſſieurs les Anglois. Je vis qu'on but treize ſantés, & ce qui me fit plaiſir, c'eſt que la première & la ſeconde furent pour le Roi & la Reine de France mon ancienne maîtreſſe, celle que j'ai le plus aimée, & que je n'oublierai de ma vie.

Ces treize ſantés bues, à peu de diſtance l'une de l'autre, tantôt avec du vin rouge, & tantôt avec du vin blanc, réveillèrent la gaieté des aſſiſtans ; mon héroïne alla ſe placer auprès du maître de la maiſon, & lui chanta quelques vers de ſa compoſition qui ne m'avoient pas paru bien merveilleux, quand elle les avoit faits, mais auxquels on ne manqua cependant point d'applaudir. Je vis très-diſtinctement ſon Excellence, pour remercier ſon Apollon, l'embraſſer avec ardeur, ſans quitter néanmoins ſes lunettes, & lui dire tout bas à l'oreille : " *à ce ſoir ma divine* ".

J'augurai bien de ces deux mots, & j'eſpérai qu'il y auroit un petit tête-à-tête dont je ſerois ſpectateur, ce qui me divertiſſoit d'avance ; j'en avois déjà vu pluſieurs dans ma vie, & celui-ci, ſuivant mes petites idées, devoit me paroître très-curieux ; mais je fus cruellement trompé dans mes conjectures : & peu s'en eſt fallu que le lendemain de cette fête ne fut le dernier de mes jours.

CHAPITRE IX.

Le Pou perd sa maîtresse; nouvelles infortunes; déluge universel. Ses réflexions sur l'ame des poux; il trouve un nouveau maître.

Mon hôtesse après dîner se trouvoit incommodée pour avoir bu la valeur de quatre bouteilles, tandis que son ordinaire n'étoit que de deux. Elle se mit à la fenêtre pour prendre l'air, & fit malheureusement un mouvement un peu trop violent auquel je ne m'attendois pas. Il est bon d'observer que j'étois encore sur la fleur qui faisoit un des ornemens de ma bienfaitrice, & que je n'avois pas eu le temps de pouvoir rentrer dans ma retraite. Ce mouvement imprévu me fit tomber sur un banc de pierre près de la porte de son Excellence; le coup fut rude & m'étourdit pour le moment: quand je revins à moi, je me trouvai plus embarrassé que jamais. Que devenir? J'attendois que quelqu'un vint s'asseoir à mes côtés, pour que j'y pusse trouver un asyle; mais ce bonheur n'arriva pas comme je le désirois: une averse affreuse vint au contraire une heure après m'ôter toute espérance. A quelles vicissitudes sommes-nous exposés, & que de maux nous avons à souffrir dans la vie! Vous en allez voir deux échantillons dans ce chapitre & dans le suivant. Je frissonne encore lorsque j'y pense.

1°. Cette pluye abominable étoit comme un nouveau déluge : une mer orageuſe rempliſſoit toute la rue ; & des torrens, qui tomboient de tous les toits, offroient à mes yeux un ſpectacle effroyable. Pour ſurcroit de douleur, une goutière d'une groſſeur énorme étoit perpendiculairement au-deſſus de ma tête, & les volcans d'eau qui en ſortoient me plongeoient dans la dernière extrêmité : j'avois beau me tapir dans une petite foſſette que des enfans avoient probablement faite pour leurs plaiſirs ſur ce banc, c'étoit comme un abîme dans lequel, continuellement pouſſé & repouſſé par la violence des vagues, tantôt je montois au-deſſus de ce golphe, tantôt j'étois replongé juſqu'au fonds. Enfin, j'y perdis toute connoiſſance, j'étois comme rentré dans le néant, je ne ſouffrois plus, ne voyois plus, ne ſentois plus.

Je ne puis dire le temps que dura cette cruelle cataſtrophe ; mais le ſoleil reparoiſſant enſuite, plus ardent que jamais, diſſipa à la longue les eaux qui avoient probablement couvert toute la ſurface du globe ; l'abime où j'étois ſe deſſécha, & la chaleur vivifiante du conſervateur de la nature réveilla mes ſens engourdis ; c'étoit comme une nouvelle exiſtence pour moi : la ſeule différence, c'eſt que j'étois plus gros & plus puiſſant qu'au moment de ma naiſſance, & que je me rappellois encore tous les évènemens qui m'étoient arrivés.

Mais dans cet aſſoupiſſement univerſel de mes ſens & de toutes mes facultés, où étoit

alors mon ame, cette ſubſtance céleſte ſans laquelle mon corps ne ſeroit qu'une matière inſenſible, & telle que la pierre ſur laquelle j'étois par hazard tombé ? Partageoit-elle l'engourdiſſement de la machine qui la tenoit renfermée ? Etoit-elle tellement inhérente à mon corps, que, lors de l'anéantiſſement de celui-ci, elle en dut ſuivre le même ſort ? Pourquoi ne pouvoit-elle plus ſentir ? Pourquoi n'avoit-elle plus la liberté de penſer ? Qu'étoit-elle alors ? Où étoit-elle ? Les hommes, d'après les réflexions que je leur ai entendu faire pluſieurs fois, prétendent que l'ame eſt une ſubſtance ſpirituelle, diſtincte du corps & immortelle. Si elle l'eſt, comme ils le diſent, & ſi la preuve de ſon exiſtence réſide dans la faculté de penſer, il s'enſuivroit, que quoique mon corps fut comme anéanti, mon ame auroit toujours dû dans ce moment jouir de ſa raiſon, de ſon entendement, & ne pas ceſſer d'exiſter, indépendamment de l'autre ſubſtance. Toutes ces idées, que je me forme actuellement, me font croire, que cette ame n'eſt qu'une chimère; qu'elle ne conſiſte que dans l'organiſation de nos corps, & que, cette organiſation une fois dérangée, tout eſt diſſipé & rentré dans le néant d'où il a été tiré.

Je n'ignore pas que les hommes dont l'orgueil & l'amour-propre ſont inconcevables, ſe mettent dans la tête que tous les êtres qui ne ſont point eux & qu'ils qualifient du nom de bêtes, n'ont point d'ames, & qu'à eux ſeuls eſt le droit & l'honneur d'en avoir. Pour expliquer ce

qui nous fait agir de telle ou telle maniere, ils nous accordent ſimplement une faculté qu'ils nomment *inſtinct*. Mais cet inſtinct, quel eſt-il? Comment peuvent-ils y trouver une différence avec celui qu'ils diſent être leur ame? C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu définir juſqu'ici, & qu'ils ne définiront jamais. Ce que je ſais, moi, c'eſt que nous autres meſſieurs les Poux nous raiſonnons & penſons quelquefois auſſi bien qu'eux; & je puis encore ajouter que je ne voudrois pas trocquer mon *inſtinct* contre l'ame de la plupart d'entr'eux. Mes compatriotes voudront bien me paſſer cette diſſertation qui eſt en notre faveur; revenons maintenant à mon hiſtoire.

Revenu de ma cruelle létargie, je paſſai environ huit heures à me remettre de mes fatigues, & à reprendre les premières forces de la convaleſcence; enſuite l'appetit, ou plutôt le beſoin vint m'aſſaillir; c'eſt une maladie bien cruelle, quand on n'a pas de quoi aſſouvir la faim. Je ne ſavois quel étoit le reſtaurateur à qui je puſſe avoir recours; j'en voyois bien des fourmillières qui paſſoient & repaſſoient continuellement, mais aucun ne s'arrètoit. Telle fut ma poſition déſagréable pendant une nuit entière, juſqu'au lendemain à midi; le mal qui me conſumoit, alloit toujours en augmentant; & je me voyois au moment, où, ſorti d'un naufrage, tel qu'il n'en a jamais exiſté de mémoire de pou, j'allois périr d'inanition, lorſqu'enfin Dieu eût pitié de ſa pauvre créature, en m'envoyant deux braves garçons qui

ſe mirent l'un à ma droite, l'autre à ma gauche. Auquel des deux devois-je m'attacher? Tel qu'un âne, entre deux bottes de foin, j'ai d'abord héſité quelques minutes, enfin je me ſuis déterminé pour celui qui étoit à ma droite; c'étoit peut-être le ſort le plus funeſte qui pouvoit m'arriver; mais enfin, ne connoiſſant ni l'un ni l'autre, je ne ſavois qui méritoit la préférence.

CHAPITRE X.

Il retrouve quelques-uns de ſes enfans. Ses réflexions Philoſophiques ſur la mort. Il eſt prêt à être brûlé vif. Il évite ce nouveau danger, & ſe trouve chez le fameux Caron de Beaumarchais.

CELUI donc qui devint mon hôte paroiſſoit avoir une forêt bien garnie; c'étoit pour moi un appas très-agréable. J'eus beaucoup de peine à gravir au ſommet de mon protecteur, mais enfin j'y parvins, & je me trouvai heureux & ſatisfait pour le moment. Il me ſervit une table bien approviſionnée: la première choſe que je fis fut de me régaler; Dieu ſait ſi j'en avois beſoin, & comme je m'en donnai. Je crois que, ſans ce ſecours ſi deſiré & ſi long-temps attendu, deux minutes plus tard c'étoit fait de ma vie.

Quand je me fus bien raſſaſié, je fis quel-

ques pas dans le bois, & j'y rencontrai pour mon bonheur, entre un grand nombre de mes frères, trois de mes enfans qui étoient nés sur la tète du *Toutou* de M. le premier Président, & que je n'avois pas revus depuis.

Mes pauvres enfans avoient essuyé bien des tribulations & des infortunes; leurs aventures qu'ils m'ont contées & que je ne retracerai point ici, pour ne m'en tenir qu'à ce qui m'est personnel, m'ont fait verser des larmes de sang, en même temps que je goûtois la satisfaction de les revoir & de les presser sur mon sein. Il faut être père pour connoître les différentes sensations que j'ai éprouvées en pareille occasion. „ Hélas! mes pauvres enfans, *leur ai-je dit*, „ nous ne sommes nés que pour mourir: une „ année entière est le plus long cours de notre „ vie; qu'est-ce que ce temps en comparaison „ de l'éternité? Si notre ame meurt avec nous, „ tous nos maux sont finis; si elle nous sur- „ vit, peut-être ornera-t-elle le corps de quel- „ ques êtres plus fortunés. D'ailleurs la mort „ en elle-même n'est rien; un clin d'œil n'est „ pas plus rapide qu'elle:

„ Laissons au vulgaire des hommes
„ Redouter de la mort les pièges imprévus;
„ Elle n'est point, tant que nous sommes,
„ Quant elle est, nous ne sommes plus.

„ Pour nous, mes chers amis, *leur ai-je* „ *ajouté*, oublions le passé; regardons-le com- „ me un songe, l'avenir est incertain; nous ne

„ tenons

„ tenons que le préſent : ainſi jouiſſons-en puiſ-
„ que nous le poſſédons ; & chaſſons tous les
„ chagrins & toutes les inquiétudes qui nous
„ rendent ſeuls malheureux.

C'eſt ainſi que je cherchois à conſoler mes enfans dans le nouvel aſyle que je venois de rencontrer. J'eſpérois que mon bonheur ſeroit de quelque durée, mais le ciel en avoit diſpoſé autrement.

Mon hôte étoit un malheureux qui ne m'avoit donné l'hoſpitalité que pour me faire ſouffrir un ſupplice encore plus terrible que celui que je venois d'éprouver ; heureuſement que ſans une autre méchanceté qui lui a paſſé par la tête & qui n'étoit point relative à moi, j'ai encore échappé à cette terrible cataſtrophe. M. la Fleur, c'eſt ſon nom, avoit l'honneur d'être valet de chambre ; c'étoit un grand gaillard bien découplé, haut de ſix pieds : j'ai toujours remarqué que parmi les domeſtiques, une riche taille leur donnoit une très-grande conſidération, & la taille de M. la Fleur lui avoit procuré la place de premier gentilhomme de la chambre d'une eſpece de ce petit Miniſtre en ſous-œuvre, qui, par ſon hypocriſie, ſes intrigues & ſon eſprit, étoit devenu une eſpèce de perſonnage fameux, & jouoit un rôle dans le monde. M. la Fleur n'étoit pas content de ſon maître, car j'entendis, lorſqu'il fut de retour dans ſon grenier, qu'il murmuroit ouvertement contre lui, & ſe ſervoit de termes très-indécens & très-peu convenables à la modeſtie dont ſon maître ſe parait.

„ Cet impertinent, difoit-il, affecte avec moi „ une hauteur qui ne lui convient pas: il fait „ que nous fommes parens ; fi je fuis chez lui, „ ce n'eft point par charité qu'il m'a pris, j'au- „ rois trouvé, fi je l'euffe voulu, de meilleures „ places ailleurs; il devroit donc avoir plus d'é- „ gards pour moi. Il me défend de porter le „ nom de Caron ; voyez l'imprudent! Comme „ fi je lui faifois deshonneur! Il eft plus dans „ le cas de me faire rougir de honte que moi „ de lui faire tort. Mon pere valoit bien le „ fien ; un ferrurier vaut bien, je crois, un „ horloger ; mon père, fans me vanter, faifoit „ les plus beaux ouvrages du monde. Ma fœur, „ toute cuifiniere qu'elle eft, a bien raifon de „ ne pas le voir; elle dit qu'*elle n'a pas été blâ- „ mée par arrêt du Parlement* & qu'elle a tou- „ jours fon honneur ; par parenthefe, elle fait „ bien de le dire pour qu'on la croie, pour moi „ j'ai grande envie de planter mon homme-là, „ & de me mettre à la tête des affaires de Ma- „ demoifelle Fanfan ; quand on eft auffi bien „ bâti que je fuis, on fait mettre fon épingle „ au jeu, & on fait l'en tirer à propos chez „ une actrice d'opéra. Ne voilà-t-il pas mon „ animal qui fonne, comme s'il falloit être à „ chaque minute à fes ordres; hé bien qu'il „ attende, je ne fuis pas fait pour me preffer „ pour lui; il ne veut pas feulement me laiffer „ le temps de me donner un coup de peigne. „ Oui, fonne, fonne toujours, vas, vas, je „ fuis bien mécontent de toi; pour peu que la

„ moutarde me monte au nez, je t'envoie à „ tous les diables; prends-y garde ".

M. la Fleur en étoit là de ce ſoliloque, lorſqu'un autre valet entre. " Monſieur vous ap„ pelle, lui dit-il; il s'impatiente & nous fait „ tous enrager, allez-y donc, je vous prie. „ *Qu'il aille ſe faire......*, répondit mon patron. „ Comment! Je ne puis avoir un moment à „ moi; & que veut-il donc? Je vais deſcendre „ & lui parler comme il le mérite ".

Il deſcendit donc de l'air le plus furieux & le plus mécontent. " Que demande Monſieur? --- „ Où étiez-vous donc depuis une heure que je „ vous ſonne. — Il n'y a pas quatre minutes „ que Monſieur a ſonné, & j'allois m'accommo„ der; je croyois en avoir le temps, puiſque „ Monſieur a dit qu'il ne ſe feroit coeffer qu'à „ deux heures. — Non, je veux l'être actuel„ lement ". Le valet s'apprêtoit en conſéquence à remplir ſes fonctions; déja il avoit mis ſon tablier; déja ſes peignes étoient dans ſes cheveux, lorſque le maître lui dit: *je change de ſentiment, ce ne ſera que pour deux heures.* M. la Fleur retourna donc à ſa chambre, & ce fut là qu'il en dit encore de plus belles contre ſon parent. Comme il ſavoit défiler le chapelet des ſottiſes de ſon maître, & comme il me divertiſſoit! Mais tout en grondant & peſtant, il lui prit une idée qui me déplut beaucoup. *On ne gagne rien*, diſoit-il, *que des Poux avec cet impertinent, je crois que j'en ai la tête pleine, je ne ceſſe de me gratter; il faut que je me peigne à fonds.*

A ces terribles mots tout mon ſang ſe gela.
„ Voilà donc pour le coup mon dernier mo-
„ ment, *me diſois-je.* O mes enfans, ne vous
„ ai-je retrouvés que pour vous voir périr avec
„ moi; & quel ſupplice affreux on nous pré-
„ ſente"! En effet, un réchaud plein de feu, que notre bourreau avoit monté, étoit à nous attendre, & à nous engloutir pour jamais.

Le malheureux commence en effet ſon exécution. Déja plus des trois quarts de mes compatriotes & deux de mes enfans ſont ſaiſis par ce barbare qui les jette impitoyablement dans les flammes. Chaque ſupplice, par l'éclat qu'il faiſoit, étoit autant de poignards que l'on m'enfonçoit dans le cœur; je ſouffrois mille morts pour une; j'étois ſi troublé & ſi hors de moi-même, que je ne cherchois même plus à éviter le danger, je fus pris, comme mes camarades, dans le redoutable inſtrument préparé pour notre perte. J'étois déja placé ſur un papier avec huit autres patiens, & nous n'attendions que le moment d'être brûlés vifs, lorſque M. la Fleur eut une idée bien flatteuſe pour moi.

„ Parbleu, *ſe diſoit-il*, M. le FAT (il par-
„ loit ainſi de ſon maître) il faut vous appren-
„ dre ce que l'on gagne à votre ſervice; je veux
„ donc vous ſervir un petit plat de mon mê-
„ tier: il faut que ces petits Meſſieurs (en par-
„ lant de nous) vivent à vos dépends; je vais
„ donc en orner la tête du fameux Auteur du
„ *Barbier de Séville.* Quand vous ſerez avec
„ vos Marquiſes & vos Ducheſſes, il ſera fort

„ joli de vous gratter comme un pouilleux que
„ vous ſerez. Comme on rira de vous voir !
„ Quels complimens vous recevrez de la belle
„ acquiſition que vous aurez faite, & que vous
„ m'en aurez d'obligation ! ".

Tel fut le projet de cet homme, & ce projet fit ceſſer toutes mes terreurs; ce fut un baume ſalutaire qui ſe répandit dans mes veines; je ne pouvois être mécontent que d'une choſe, c'étoit le mépris que ce valet avoit pour moi: mais dans un moment où il me rendoit la vie, je n'y regardai pas de ſi près.

Alors M. la Fleur continue avec plus de courage que jamais à extirper de la tête le reſte des malheureux qui y végétoient encore; il nous réunit tous avec grand ſoin, craignant même de nous faire du mal; nous étions au moins vingt-cinq. Pour nous faire trouver meilleure la table qu'il nous deſtinoit, il crut que nous devions avoir un bon appétit: en conſéquence, après nous avoir retiré tous les alimens qui ſe trouvoient avec nous, il nous enferma dans un papier bien plié & nous mit dans ſa poche, où nous reſtâmes environ une bonne heure dans l'eſpérance d'éprouver un ſort plus heureux & plus noble; car j'ai des ſentimens, & je le dis à mon honneur & gloire, j'aime beaucoup mieux les maîtres que les domeſtiques. On eſt auſſi bien mieux ſervi chez eux, & on y apprend des aventures & des anecdotes beaucoup plus intéreſſantes.

Enfin au bout de ce temps, M. la Fleur fit ce qu'il avoit dit; il nous plaça dans le nou-

veau domicile qu'il nous avoit deſtiné, & eut l'attention de nous fournir une ample proviſion de vivres.

CHAPITRE XI.

Le petit Miniſtre, ſon apothéoſe par lui-même, ſes grands exploits; il gouverne la France, ſes quatre Secretaires, ſon Aumônier. Il va à l'opéra, s'y fait admirer, & finit ſa journée chez Madame Gourdan.

M. LA FLEUR avoit bien raiſon de dire que mon petit Miniſtre étoit fat & impertinent, mais cela ne ſuffiſoit pas; il pouvoit dire le plus fat & le plus impertinent qu'il y eut en France; jamais je n'ai vu ſon égal, quoique j'aie connu bien du monde. J'en puis parler pertinemment; car je m'étois placé juſtement au milieu de ſa tête au point de réunion de toutes les idées qui s'y formoient, & rien ne me divertiſſoit davantage. Je ne bougeai point de mon poſte pendant le temps que je reſtai dans cette habitation; je laiſſois mes camarades s'arranger comme ils le vouloient; ils ſe marioient, ils faiſoient des enfans: mais moi, plus occupé qu'eux, je m'inſtruiſois, je raiſonnois & philoſophois.

Mon important petit Maître dîna le premier jour que je fus avec lui, ſeul, contre ſon ordinaire, à ce qu'il m'a paru. Après ſon repas,

il s'enfonça dans une grande bergere, les pieds sur un couſſin de velours, & ſe rappelloit avec plaiſir le haut point d'élévation où il étoit monté, *diſoit-il*, par ſon mérite. Voici à peu près le réſumé des obſervations qu'il faiſoit ſur lui-même.

" Je ſerai certainement plus célebre, & je „ mérite plus de l'être que les plus puiſſans Mi- „ niſtres de bien des empires, & que même „ pluſieurs Monarques qui ont eu de la répu- „ tation, & qui ne la devoient ſouvent qu'à „ leur naiſſance & au haſard d'avoir rencontré „ de grands généraux d'armées & des gens inſ- „ truits. Pour moi, je ne dois ma fortune & „ ma réputation qu'à mon ſeul mérite & à la „ profondeur de mon génie. Mon hiſtoire ſera „ ſûrement très-curieuſe & très-intéreſſante: „ mais il faudroit pour la faire un écrivain di- „ gne de moi, & où le trouver? Sorti du néant „ (ce que je ne dis pourtant qu'à moi) quelles „ difficultés n'a-t-il pas fallu ſurmonter pour „ m'élever au point où je ſuis! Un corps en- „ tier de la Magiſtrature a voulu me perdre, „ je l'ai écraſé. Mon eſprit aſcendant & mes „ ſarcaſmes m'ont attiré d'abord l'amitié des „ Princes du Sang & des plus grands Seigneurs „ du royaume, & enſuite les regards & l'ad- „ miration de tout le public *étonné & enchanté* „ *de me poſſéder*. Il n'exiſtoit qu'un Voltaire: „ ce Dieu n'eſt plus; on me donne actuelle- „ ment ſa place. Il n'eſt point, dit-on, actuel- „ lement de plus grand génie dans l'Europe „ que le mien. JE GOUVERNE UNE VIEILLE

„ COMTESSE ; j'ai pris ſur elle un aſcendant
„ irréſiſtible, & lui fais faire tout ce que je
„ veux ; *cette vieille femme mène ſon vieux mari*
„ *par le bout du nez :* ce vieux bon homme
„ ſans avoir le titre de premier Miniſtre de la
„ France n'en a pas moins tous les pouvoirs,
„ & exerce lui ſeul toute l'autorité du Roi ; me
„ voilà donc, par le fait, preſque LE SOUVE-
„ RAIN DU ROYAUME. C'eſt moi qui ai fo-
„ menté la rebellion des Amériquains, j'ai fait
„ la guerre avec les Anglois, & j'en attends une
„ fin, qui, portant ma gloire au plus haut de-
„ gré, fera en même temps le bonheur de ma
„ nation. Je viens de forcer l'Empereur à ac-
„ cepter les propoſitions de paix que je lui ai
„ impoſées, le menaçant, ſans cela, de me
„ réunir au Roi de Pruſſe. J'ai fait donner à
„ *Sartine* le département de la marine, à *Necker*
„ celui des finances, à *Amelot* celui de Paris ;
„ les gens de lettres m'eſtiment, le peuple m'a-
„ dore & les grands me craignent ; j'ai toutes
„ les lettres de cachet à ma diſpoſition. Gare
„ à ceux qui me provoqueront ; ils ſeront ter-
„ raſſés à l'inſtant, & je forcerai ainſi mes en-
„ nemis à ſe taire & à me redouter " !

Il ſonne dans ce moment, & demande à ſon portier les invitations qu'on lui avoit envoyées. On les lui préſente. — " Voyons, dit-il, s'il
„ y a quelque choſe qui me convienne.

„ LE DUC DE CHARTRES *pour ce ſoir........*
„ La Ducheſſe en ſera, il faudra être trop ré-
„ ſervé & trop raiſonnable ; je veux aujour-
„ d'hui de la gaieté, je n'irai point.

„ Le Prince de Conty *m'attend à ſa loge „ à la fin de la comédie.* Il pourra m'attendre „ long-temps.

„ *La petite* Fanier...... Toujours avec ſon „ *Dorat ;* ce ſont les deux doigts de la main. „ Ils ſont inſéparables; je ne veux point nuire „ à leur bonheur.

„ L'Ambassadeur d'Espagne..... Ce n'eſt „ point chez lui que je trouverai de l'amuſe- „ ment, mais il faut que je lui parle pour affai- „ res: il attend toujours ce manifeſte, je vais „ lui mander que je l'aurai fini demain, qu'il „ peut paſſer chez moi mardi à dix heures.

„ La Comtesse Sempiternelle.... Non, „ ma chere, pour aujourd'hui, mais demain „ je ſerai à votre lever.

„ Amelot.... Aura-t-il des filles ce ſoir? Cela „ pourroit très-bien être, j'y vais paſſer pour „ m'en informer.

„ *Madame la Comteſſe de Gourdan.* Oh, oh! „ voyons:.... *Du nouveau.... deux:.... Quin- „ ze ans..... Des boutons de roſes prêts à s'épa- „ nouir..... Me voilà décidé.*

„ *Où eſt mon premier ſecretaire?* — Mon- „ ſieur, il n'eſt pas revenu de chez M. de Sar- „ tine. — *C'eſt bon: où eſt le ſecond?* — Il eſt „ renfermé depuis deux heures dans ſon cabi- „ net avec ſon Excellence Monſeigneur de „ Francklin. — *Et le troiſieme?* — Il eſt ſorti, „ en diſant qu'il alloit donner des inſtructions „ de votre part au Miniſtre de la guerre. —

„ *Et le quatrieme?* — Il a grande compagnie „ aujourd'hui chez lui, & doit donner un bal „ ce ſoir, de ſorte qu'il n'eſt pas viſible pour „ le moment. *Il me faut pourtant quelqu'un pour* „ *le préſent. Allez me chercher mon Aumônier*".

L'Abbé vint. Mon ami, lui dit mon maître, voici pluſieurs lettres, liſez-les, & répondez-y ce ſoir; c'eſt un ſervice que vous rendrez à mes commis qui ſont tous occupés, & dont je vous ſaurai gré; car j'ai tant d'affaires pour le moment que je ne puis me mêler de ces bagatelles. Faites partir ces réponſes auſſi-tôt qu'elles ſeront finies; je vais préſenter mes hommages à la Reine. " *Mais, Monſieur*, dit l'Aumônier, *que dire dans ces lettres?* — *Vous* „ *excuſerez ſi je ne puis me rendre aux invita-* „ *tions; voilà tout.* — Et quand les ſignerez-„ vous, ſi vous ſortez? — *Tenez, l'Abbé, pre-* „ *nez ma* GRIFFE (*), *ſervez-vous en, mais* „ *n'en abuſez pas*".

Ces ordres ainſi donnés, mon impertinent s'habilla, mit à ſon doigt un diamant de plus de 100,000 livres qui lui avoit été donné par l'Impératrice Reine de Hongrie, monta dans un joli vis-à-vis, & nous conduiſit à l'opéra. Sa Majeſté mon ancienne & glorieuſe maîtreſſe

(*) Une GRIFFE eſt un nom eſtampé ou empreint: dans tous les bureaux on a ainſi le nom du Roi pour former des *lettres de cachet* dont il n'a pas la moindre connoiſſance. Les Miniſtres ont auſſi leurs GRIFFES, pour n'avoir pas la peine de ſigner; leurs commis en font autant. Il n'eſt donc pas étonnant qu'un ſi grand perſonnage que Beaumarchais ait auſſi la ſienne.

y arrivoit en même temps que nous, & reçut les acclamations de tout le peuple ; j'aurois aussi voulu y pouvoir réunir mes battemens de mains pour lui témoigner mon respect & mon attachement, mais la position où j'étois, étant serré étroitement, entre cinq à six cheveux, m'en a ôté la liberté.

Mon introducteur fit deux fois le tour des loges : c'étoit l'homme universel ; il connoissoit toutes les Dames qui ornoient le spectacle : tantôt il baisoit la main de l'une ; il saluoit celle-ci de l'air le plus affable & le plus respectueux ; à celle-là il disoit seulement, avec un léger signe de tête, *bon jour la belle enfant.* Il se mit ensuite au balcon ; se tenoit plus debout qu'assis : il avoit l'attention de prendre souvent du tabac pour faire briller son magnifique brillant ; bien des hommes vinrent lui parler : enfin s'il n'a pas été vu & admiré de tous les spectateurs, ce n'a point été de sa faute.

Quand l'opéra fut fini, il se plaça sur l'escalier pour se montrer de plus près ; tout le monde s'arrêtoit pour lui parler, toutes les Dames vouloient l'avoir à souper : mais il ne pouvoit, disoit-il, se subdiviser à l'infini ; il refusoit avec un air de chagrin & une modestie qu'il savoit affecter divinement. Son carrosse arrive ; il s'élança dedans avec une grace surnaturelle, & nous conduisit à l'hôtel de *la Comtesse de Gourdan.*

Mon paillard fut reçu avec beaucoup de politesse & de prévenance ; on avoit pour lui la plus grande circonspection : on le fit entrer dans

un joli ſallon où les deux *Roſes* qui lui avoient été annoncées furent introduites un inſtant après. *Venez*, *mes anges*, leur dit-il, *vous avez l'air craintif; n'ayez aucune inquiétude; je veux être votre ami.*

C'étoit réellement deux figures céleſtes; je ſortis un peu pour les admirer, & ma curioſité fut amplement ſatisfaite; le plus bel incarnat animoit leurs viſages: l'une étoit une brune piquante, l'autre une blonde raviſſante; elles étoient toutes deux faites de cire à l'égard des bras, des mains, de la gorge & des pieds.

Si mon protecteur eut été eccléſiaſtique, il n'auroit pas manqué de goûter des deux fruits défendus qu'on lui préſentoit: mais n'étant qu'un ſimple laïc, tout impudent qu'il étoit, il fit un choix dans les deux, prodigua à ſa bien-aimée toutes les careſſes qui pouvoient la dédommager du ſacrifice auquel elle ſe ſoumettoit, & après un tête à tête de deux heures il quitta ſa divinité, & retourna à ſon hôtel où nous nous couchâmes tous de bonne heure, car il n'étoit que minuit; ce qui lui arrivoit très-rarement.



CHAPITRE XII.

Dialogue entre le Petit Miniſtre & le Dr. Benjamin Franklin, relativement aux projets de la France contre l'Angleterre. Le Pou eſt chaſſé de ſon domicile, il en trouve un d'une condition plus relevée, mais moins avantageuſe pour lui.

LE lendemain matin, on vint annoncer ſon Excellence le Dr. Benjamin Franklin, avant que nous fuſſions levés, ce qui nous empêcha de reſter plus long-temps au lit, où nous commencions à faire encore de nouvelles réflexions. Ces deux hommes d'importance eurent une conférence intéreſſante dont je vais faire le récit tel que je l'ai entendu.

DIALOGUE INTÉRESSANT.

Le Docteur.

Il faut enfin, mon cher, prendre des arrangemens ſolides, car tout notre temps ſe paſſe à ne rien faire; & cependant les Anglois trouvent continuellement des matelots, ils conſtruiſent des navires, ils arment à force, & nous ſommes menacés d'être détruits ſans les ſecours les plus puiſſans de la France.

L'Impudent.

Docteur, ce que je vous ai promis, je l'ai te-

nu; 1°. vous avez en Amérique notre flotte du Comte d'Eſtain qui tient bloquée celle de l'Amiral Biron.

Le Docteur.

Qu'appellez-vous ? Mais c'eſt Biron qui bloque d'Eſtain.

L'Impudent.

Voilà comme vous ne pouvez jamais rien comprendre dans les affaires politiques; ſachez que ce que je vous dis eſt juſte; vous en verrez des effets avant la fin de l'année.

Le Docteur.

Dieu le veuille ?

L'Impudent.

En ſecond lieu, je vous ai promis une nouvelle flotte qui croiſera d'abord dans nos parages; nous menacerons les Anglois d'une deſcente dans leur pays; cela les intimidera; leur flotte commandée par Hardi n'oſera point s'éloigner; c'eſt tout ce que nous voulons.

Le Docteur.

Belle avance ! Et à quoi cela ménera-t-il ?

L'Impudent.

A vous ſoutenir dans votre propre pays; à empêcher les Anglois à renouveller leurs forces

en Amérique, à vous mettre dans le cas de les prendre par famine, & enfin à les traiter comme vous avez déjà traité Burgoyne.

Le Docteur.

Dieu le veuille ! Mais je crois qu'il vaudroit beaucoup mieux, au lieu d'une defcente en Irlande, conduire à Bofton toutes les troupes prêtes à être embarquées ; &, avec ce renfort, nous ferons fûrs de chaffer pour jamais les Anglois de tout notre pays.

L'Impudent.

C'eft ce que nous verrons, fi vous êtes bien raifonnables, & fi le Congrès nous accorde ce que *Sartine* & moi demandons depuis longtemps.

Le Docteur.

Je vous ai engagé ma parole ; cela doit vous fuffire.

L'Impudent.

En troifième lieu, je vous ai promis de forcer le Roi d'Efpagne à déclarer ouvertement la guerre à la Grande Bretagne ; j'ai tenu comme vous voyez, ma parole. N'avez-vous pas plus que vous ne défiriez ?

Le Docteur.

Mais nous étions convenus que la flotte du Comte d'Orvillers ne fe réuniroit point à une

division de celle d'Espagne, parce que cela nous sera sûrement plus nuisible qu'utile.

L'Impudent.

Mon cher, vous avez la vue courte, on le voit bien ; vous n'allez pas plus loin que le bout de votre nez ; je ne puis vous en dire davantage. A propos, je vous prie, comment trouvez-vous cette justification du Roi de France à la face de toute l'Europe ?

Le Docteur.

J'avoue qu'on ne peut guères mieux soutenir une plus mauvaise cause ; mais je crois qu'on auroit mieux fait de garder le silence, parce que cela mettra les Anglois dans la nécessité de répondre ; & ils ont tant de choses à dire !

L'Impudent.

Oui, mais non pas avec autant d'esprit & d'élégance.

Le Docteur.

Il paroît que la tête vous démange beaucoup. Seriez-vous par hasard électrisé ?

L'Impudent.

Je me suis un peu amusé hier au soir à cette occupation, & je ne m'en suis pas mal trouvé cette nuit.

Le Docteur.

Il falloit me prévenir ; vous savez que je ne suis

ſuis pas ignorant dans cette partie ; je vous aurois fait voir de belles choſes.

L'Impudent.

Si vous voulez, ce ſoir, je vous en ferai voir de bien plus belles.

Le Docteur.

J'y conſens: à quelle heure & où ?

L'Impudent.

J'irai vous prendre à huit heures, attendez-moi.

Alors ils ſe quittèrent ; mon protecteur mécontent des légers frottemens de mes camarades qui pâturoient en lieu gras, y mit la main & fut très-ſurpris d'y trouver un Pou. " *O Dieu !* dit-il, *une pareille infection chez moi !* ,, *Ce ſera cette malheureuſe d'hier au ſoir qui* ,, *m'en aura fait préſent.* " Il fait alors venir ſon valet de chambre, ſe fait peigner à fond & nous fûmes faits tous priſonniers de guerre. Comme nous ne nous rendîmes qu'à la dernière extrêmité, on n'eut aucun égard au droit des gens : & à meſure que l'on mettoit la main ſur quelques-uns de nous, on nous plongeoit dans un baſſin d'eau. Je ne croyois point en réchapper ; je luttois bien contre les flots, mais je ne le faiſois que machinalement, & je me voyois de nouveau à mon dernier moment, lorſque M. la Fleur

voulut nous jetter dans les commodités à l'Angloise qui se trouvoient près du cabinet de toilette de M. *l'Impudent*. Mes compatriotes furent tous engloutis pour jamais; mais, par un bonheur inattendu, je tombai sur le bord du précipice; on n'y fit point attention: il ne s'agissoit que de savoir quel bon Chrétien viendroit me sauver; peut-être devoit-ce être un domestique, race que j'ai toujours maudite; mais j'ai été plus heureux; un véritable Ministre qui avoit à Monsieur *l'Impudent* l'obligation de sa place, vint me tendre une main propice & bienfaisante, une heure après le danger que je venois d'éprouver.

CHAPITRE XIII.

Projet du Ministre de la Marine pour partager la Grande Brétagne, entre la France, l'Espagne & le Congrès. Dialogue entre un Commissaire de Marine & son ami sur l'état actuel de la Marine Françoise & les abus qui s'y trouvent.

MON libérateur avoit depuis deux jours un projet dans la tête qu'il ne pouvoit effectuer qu'après l'avoir fait approuver du Comte de Maurepas; mais, avant tout, il falloit que mon dernier maître l'eût goûté & fait goûter à la Comtesse *Sempiternelle*. Voilà pourquoi

il étoit venu lui rendre de bonne heure une visite.

Je n'ai guères pu comprendre quelles étoient toutes les vues politiques de ce vaste Génie, car la conversation s'étoit passée, lorsque j'étois au sécret ; & quand je parvins au point le plus élevé de mon Protecteur, je fus très-surpris de voir que toute la forêt qui faisoit le plus bel ornement de sa tête sublime, étoit empruntée ; pas un seul arbre n'étoit de lui : ils étoient plus blancs que blonds, & totalement desséchés ; enfin, pour me servir du mot technique usité parmi les hommes, c'étoit une perruque d'un volume considérable, qui tapée & retapée tant qu'il avoit été possible, & poudrée à blanc, présentoit une figure bizarre & extraordinaire ; elle étoit de l'espèce de celles que l'on nomme à Paris *perruques à la* Sartine. Le vuide qui se trouvoit entre la coeffe de la perruque & la tête de mon nouveau maître, m'a empêché de pouvoir connoître distinctement tout ce qui se passoit dans son esprit ; j'ai su seulement en gros qu'il s'agissoit *d'un traité de partage entre le Roi de France, celui d'Espagne & le Congrès Amériquain*, par lequel après que l'on se feroit emparé de la Grande Bretagne, & pour ne plus entendre parler de cette Puissance si formidable sur mer, on la divisoit en trois parties; le Roi de France devoit avoir l'Angleterre proprement dite, l'Espagne auroit l'Irlande, & l'Ecosse étoit le lot de Messieurs du Congrès. J'ai été aussi instruit très-particulierement que M. l'Impudent de-

voit être nommé *Gouverneur pour le Roi de la ville de Londres*, parce qu'il connoiſſoit déjà cette ville où il avoit beaucoup d'amis, & que d'ailleurs il falloit lui promettre une récompenſe proportionnée à ſon zèle & à l'importance de l'entrepriſe. L'Impudent a paru applaudir à l'exécution d'un projet auſſi noble & auſſi avantageux à ſa patrie & à lui-même. „ *Mais*, ajoutoit-il en badinant, *où pourrai-je* „ *me loger à Londres avec cette dignité ; le* „ *Palais de* GEORGE III. *n'eſt pas digne de* „ *recevoir, tel qu'il eſt, le Gouverneur du* „ *Roi de France.* „ — *C'eſt ce que nous verrons* „ *alors*, répondit M. le Suffiſant ; *chaque cho-* „ *ſe amene ſon temps.* „

Je donnai à mon libérateur dans ce moment un nom qui prouve de l'ingratitude de ma part; mais deux petites réflexions ſerviront à me juſtifier: la premiere, c'eſt que je ne dois lui ſavoir aucun gré du bienfait qu'il m'a procuré, parce que certainement il n'avoit pas l'intention de me ſauver la vie, ne ſachant même pas que j'exiſtois ; la ſeconde, c'eſt que je ſuis vrai & franc, & je n'aime point à déguiſer mes ſentimens. Ces deux obſervations que je fais ici en paſſant, pourront également s'appliquer à tous les autres événemens dont je parlerai par la ſuite.

Après avoir un peu plaiſanté ſur la difficulté de trouver des logemens convenables à Londres, mes deux héros ſe ſéparèrent, & mon protecteur remonta dans ſa voiture, où il lui arriva un petit accident qui me le fit quit-

ter bien vîte. En voulant relever l'édredon de ſon couſſin, un léger mouvement du carroſſe fit que ſa perruque fut froiſſée du contrecoup; & comme elle avoit perdu ſon éclat, il fallut retourner à l'hôtel, où Monſeigneur en prit une autre toute fraîche, & me laiſſa ſeul ſur celle qu'il venoit de quitter.

Que fit-on de cette dernière qui me ſervoit d'azile? Une eſpèce de valet de chambre la mit ſur une tète de bois, choſe que je ne connoiſſois point auparavant & qui me ſurprit, car c'étoit purement une machine qui ne penſoit, n'agiſſoit, & ne remuoit aucunement; j'ignorois encore quel étoit l'uſage d'une pareille figure humaine, lorſque je vis un vieux Commiſſaire de Marine, qui avoit ſervi pendant plus de trente ans, la regarder fixement, & je l'entendis dire enſuite à un de ſes amis. " *Vois-*
„ *tu bien cette tête? Si on pouvoit lui donner*
„ *un corps de la même matiere, & l'habiller*
„ *tel que le maître de ſa perruque, elle raiſon-*
„ *neroit auſſi bien que lui ſur la Marine.* „
Son ami lui demanda alors l'explication de cette comparaiſon, & le pria de lui dire quels étoient les défauts qu'il avoit remarqués dans cette partie eſſentielle du Gouvernement.

Comme ils n'étoient pas encore prêts d'avoir audience de ce Miniſtre, le Commiſſaire conſentit à ſatisfaire ſon ami; ils ſe mirent auprès de moi, & ſe voyant ſeuls, ils parlèrent avec liberté, ne ſe doutant pas qu'il y eut un *Pou* à leurs côtés qui pût comprendre & retenir ce qu'ils diſoient.

.LOGUE ENTRE UN VIEUX COMMISSAIRE DE MARINE ET SON AMI.

Le Commiſſaire.

Connoiſſez-vous l'ordonnance du grand Colbert ſur la Marine ?

L'Ami.

N'étant point dans cette partie, je vous dirai ſeulement que j'en ai entendu parler par des gens inſtruits comme d'un chef-d'œuvre ; on m'a ajouté qu'elle avoit ſervi de modèle aux autres Puiſſances Maritimes de l'Europe.

Le Commiſſaire.

Vous avez raiſon de dire qu'elle étoit un chef-d'œuvre ; je vais vous en donner l'eſſence.

En 1689, Louis XIV, forcé d'entretenir des armées de terre formidables, chercha auſſi à rétablir, ou créer la Marine en France. Mais pour ſubvenir aux dépenſes énormes que cet établiſſement devoit entraîner, il falloit une économie extrême & ſoutenue. Cette économie devoit être le fruit de la plus grande intelligence & de l'activité la plus infatigable dans les perſonnes chargées de ce travail immenſe ; mais où les trouver ces hommes ſi laborieux ? Ce ne pouvoit être dans la nobleſſe, deſtinée aux fonctions brillantes de la guerre & du commandement : des officiers militaires, ſans ceſſe

obligés de s'éloigner des ports & des arſenaux, ne pouvoient ſe livrer à cette adminiſtration paiſible & continue, & à tous les détails de la conſtruction & de l'équipement des vaiſſeaux. On forma donc un corps toujours ſubſiſtant pour la manutention intérieure.

L'Ami.

N'eſt-ce pas le corps de l'Adminiſtration dont vous voulez parler ?

Le Commiſſaire.

Vous avez raiſon ; mais dans le commencement qu'il a été établi, on le nommoit *la Plume*, par contraſte avec *l'Epée*. Pour entrer dans ce corps, il falloit avoir des connoiſſances, des talens, & beaucoup d'ardeur pour le travail. Comme les fonctions auxquelles ils étoient deſtinés, ſe multiplioient & ſe varioient à l'infini, il falloit auſſi un très-grand nombre de ſujets pour les remplir. Les fonds de la Marine n'étant point ſuffiſans pour payer ce corps à proportion de ces ſervices, on n'y donna que des appointemens très-modiques, mais on compenſa par les honneurs & la conſidération ce qu'on lui refuſoit du côté de la fortune ; on commença par le ſouſtraire à l'autorité de l'épée ; on excita ſon émulation, on y établit des grades & une hiérarchie dont voici la gradation. *Ecrivains, écrivains principaux, Commiſſaires généraux, Intendans & Conſeillers d'état, avec la perſpective de parvenir au Miniſtere.*

L'Ami.

Voilà un ordre admirable, & qui auroit bien dû enflammer les cœurs de tous ceux qui composoient le corps de la *plume.*

Le Commissaire.

Ce n'est pas tout : on ajouta depuis le grade d'*éleve* avant celui d'*écrivain ;* c'étoit une école dans laquelle il falloit passer avant que d'entrer dans le corps de la *Plume*, qui dèslors, se trouvant égal en nombre de grades à celui de l'épée, marchoit parallèlement avec lui. L'Elève avoit rang de Garde-Marine ; l'Ecrivain, d'Enseigne ; l'Ecrivain Principal, de Lieutenant, le Commissaire, de Capitaine ; le Commissaire général, de Chef d'Escadre ; & l'Intendant, de Lieutenant Général.

L'Ami.

Mais quelles étoient positivement les fonctions des officiers de la *Plume ?*

Le Commissaire.

Elles étoient considérables ; les voici : 1°. la visite, l'achat, la recette & l'emploi de toutes les matières servant à la construction, à l'équipement, & à l'armement des vaisseaux ; 2°. l'admission, la formation, la Police & la levée des matelots.

Dès que le vaisseau étoit armé & en mer, le Capitaine devenoit dès ce moment le maître absolu dans son bord ; & l'officier de plu-

me n'étoit plus que l'économe des effets du Roi, & l'hiſtorien des fautes, ou des ſuccès des repréſentations de Sa Majeſté.

L'Ami.

Combien cet équilibre ſalutaire dura-t-il de temps ?

Le Commiſſaire.

Il a ſubſiſté, mon cher, juſqu'au Règne de Louis XVI, à quelques modifications près. Par exemple, ce fut le Duc de Praslin qui donna à la *Plume* le titre plus honnête de Corps d'Adminiſtration; & depuis, ſous le Miniſtère de M. de Boynes, on accorda à pluſieurs de mes confrères, ainſi qu'à moi, des croix de S. Louis.

L'Ami.

Qui donc dérangea cet ordre & cette harmonie ſi intéreſſante ?

Le Commiſſaire.

Hélas ! vous devez bien vous en douter; c'eſt le Porteur de cette perruque. Cet homme, d'abord ſimple Conſeiller au Châtelet, moyennant une finance de 125 louis, étoit parvenu au grade de Lieutenant de Police, c'eſt à dire du troiſième Commis du Prévôt de Paris; il devoit reſter dans ce poſte qu'il rempliſſoit aſſez bien au déſavantage des filoux. Quoique d'origine Eſpagnol, il n'avoit point la fierté, ni l'arrogance de ce peuple; il étoit au contraire bas & rampant; il s'étoit enrichi dans ſa

place de Lieutenant de Police par toutes ſortes d'intrigues & de malverſations qu'il pouvoit facilement voiler ; il étoit ſous différens prête-noms, & ſans débourſer un ſol, aſſocié à des communautés de marchands & de fabriquans, à des entrepreneurs à qui il faiſoit avoir des privilèges ; & c'eſt par toutes ces voies ténébreuſes qu'il étoit devenu ſeigneur ſuzerain de plus de 200,000 liv. de rente, tandis qu'avant ſa Lieutenance de Police il ne jouiſſoit pas de 1200 l. de revenus. Tel eſt le perſonnage qui, ne connoiſſant que les tours des filoux, & la manière d'avoir des eſpions, eſt devenu tout-à coup, premier Miniſtre de la Marine, ſans avoir jamais vu d'autres navires que dans des tableaux ou des gravures.

Porté à un grade auquel il n'entendoit rien, il a été obligé de s'en rapporter à des protégés dont il a ſuivi les conſeils. Ces Mentors, ſe trouvant poſitivement dans le parti de l'Epée, ont fait entendre à leur vieux Télémaque qu'il paſſeroit pour plus ſage & plus intelligent que tous ſes prédéceſſeurs, s'il vouloit détruire & renverſer ouvertement le ſiſtème & les principes du grand Colbert, & former un nouveau code de Marine.

L'Ami.

Voilà poſitivement le portrait qu'a fait prophétiquement Greſſet :

« Des protégés ſi bas, un PROTECTEUR SI BÊTE ! »

Et comment donc s'y ſont-ils pris dans cette noble entrepriſe ?

Le Commiſſaire.

C'eſt ce que je vais vous apprendre : ces Meſſieurs firent d'abord ſupprimer le Corps des officiers de l'Adminiſtration, & celui de l'Epée fut chargé de remplir la deſtination de la *Plume* dans toutes les parties du ſervice; on a laiſſé néanmoins à quelques-uns de l'ancienne Adminiſtration les regiſtres & la caiſſe de la Marine, quand ils ſont à terre ; mais ſeulement pour écrire ſous la dictée des officiers & fournir des fonds à leur volonté ; ils ſont abſolument exclus de toutes fonctions ſur mer. Tel eſt le réſultat de pluſieurs Ordonnances multipliées & très-diffuſes rendues par le nouveau Miniſtre de la Marine depuis 1776.

L'Ami.

Faites-moi ſentir, je vous prie, tous les abus & les inconvéniens qui réſultent de ce bel établiſſement.

Le Commiſſaire.

Ils fourmillent ; je vais vous en expliquer les principaux.

1°. En confiant ainſi aux officiers militaires de la Marine, la direction des travaux relatifs à la conſtruction, au gréement & à l'équipement des vaiſſeaux, on les ſuppoſe plus inſtruits dans la théorie qu'ils ne pouvoient l'être du temps de Louis XIV ; mais cette ſuppoſition eſt bien éloignée de la réalité ; je ſoutiens au contraire qu'il règne dans le corps de l'Epée

beaucoup d'ignorance qui résulte nécessairement de la manière de recevoir & d'instruire la jeunesse destinée à la profession de la Marine; la condition de ne prendre les Gardes de la Marine que dans la noblesse, & le préjugé qui mettant ce grade au-dessous de celui de terre, n'y destine que les cadets, ou les gentilshommes sans fortune; ces deux considérations, jointes à la nécessité d'y entrer de très-bonne heure pour obtenir des grades longs à parcourir, font que ces enfans, arrivant dans les ports, savent à peine lire & écrire, & sont dénués de ces connoissances préliminaires qui répandent dans les autres la méthode, l'ordre & la clarté; chose indispensable dans le travail de l'esprit.

2°. Le métier d'un excellent marin, est si difficile par lui-même, & demande une pratique si constante, que c'est lui faire beaucoup de tort en le chargeant d'occupations sédentaires.

3°. Les détails minutieux, dans lesquels l'Administration étoit obligée d'entrer, seront souvent interrompus, quand ce seront des officiers de mer qui s'en chargeront; & par conséquent toute la partie essentielle de la *Plume* cesse & s'anéantit.

4°. On sait que l'esprit économique ne peut se supposer dans ceux contre qui il est spécialement dirigé; cependant, d'après le nouveau systême, le corps de l'Epée n'étant plus surveillé par l'Administration, n'étant comptable de rien, n'envisageant que le brillant de son expédition & sa commodité personnelle, se trou-

vant à même de ſe pourvoir en abondance & ſans oppoſition de qui que ce ſoit, ne ſe refuſera rien : les choſes néceſſaires ne lui ſuffiront point, il ſe pourvoira du ſuperflu avec un excès de luxe très-dangereux; il s'adonnera à la molleſſe, manquera de cette vigilance continuelle, qualité eſſentielle d'un chef à la mer; & gare à une défaite à la première action ſur mer qu'il y aura !

5°. Quel tort énorme n'en réſultera-t-il pas pour le Roi par la négligence, le gaſpillage, & les déprédations que l'Adminiſtration n'eſt plus chargée de contenir ?

M. le Commiſſaire alloit continuer, & j'en aurois appris bien davantage, car il paroiſſoit très-inſtruit, lorſqu'un laquais vint prendre mon aſyle; on le mit avec ſon contenu dans une boete, que l'on portoit je ne ſavois où, ce que je n'ai appris qu'au bout de cinq à ſix heures, lorſqu'on m'a rendu à la lumière.



CHAPITRE XIV.

Changement de ſituation. Dialogue très-curieux de M. Benjamin Le Franc *& ſon voiſin au ſujet du Docteur* Francklin, *& de ſes aventures, de ſon économie, de ſon électricité, & de ſon élévation.*

JE vis une ſalle baſſe, meublée comme je n'en avois jamais vue. C'étoit à l'entour des murailles un triple rang de ces forêts poſtiches, telles que celle où j'étois, mais cependant dans différentes formes; les unes étoient rondes, d'autres avoient des paquets d'arbres réunis qu'on nommoit des marteaux, parce qu'étant bien preſſés & maſtiqués, ils étoient durs comme du fer; celles-ci avoient leur garniture poſtérieure d'une longueur démeſurée, dont le bout cependant étoit cerclé; on prétend qu'elles donnoient de la raiſon à ceux qui les portoient, & une capacité ſuffiſante pour décider de la vie & de la mort de leurs concitoyens; celles-là, à peu près dans le goût de la mienne, étoient deſtinées pour Meſſieurs de la Faculté, & leur donnoient l'intelligence d'approfondir les ſecrets de la Nature & les cauſes de tous les maux qui affligent le genre humain, ſans cependant pouvoir y remédier efficacement.

Dès que la mienne fut préſentée, le maître de la maiſon la mit honorablement ſur la plus

belle tête de bois qu'il y eut dans la boutique, & la fit placer avec diſtinction ſur une tablette. Je vis pluſieurs étrangers entrer & ſortir de cette ſalle, les uns pour ſe faire enlever juſqu'à la racine, avec un inſtrument d'acier, ces tiges qui ſont cependant créées pour faire le plus bel ornement de leurs figures; les autres pour ſimétriſer & nourrir les arbres de leurs forêts. Ces Meſſieurs n'étoient point les premiers financiers de Paris; leur parure n'étoit pas recherchée; ils ne paroiſſoient pas non plus avoir de politeſſe, ni profiter d'une éducation brillante; mais ils étoient contens, ils rioient de bon cœur, ils avoient un eſprit naturel qui ſuppléoit au défaut de la civilité, & qui ne laiſſoit pas que de me divertir.

Un d'entr'eux cependant, plus inſtruit que les autres, raiſonnoit beaucoup ſur les loix & la coutume de Paris qu'il paroiſſoit connoître; il avoit été, à ce qu'il diſoit, Clerc de Notaire, enſuite de Procureur, & inſenſiblement il étoit parvenu au poſte honorable de Commis d'un Secretaire d'un Conſeiller de Grand-Chambre; il m'a beaucoup diverti par le raiſonnement ſuivant, qui avoit une très-grande analogie avec celui que faiſoit Mr. l'Impudent *qui gouvernoit une vieille femme, qui gouvernoit un vieil homme, lequel gouvernoit à ſon tour*, &c. Voici celui de ce petit Magiſtrat.

„ Le Parlement de Paris repréſente le Roi;
„ la Grand-Chambre de ce Parlement eſt celle
„ où l'on juge les affaires les plus importantes
„ concernant l'honneur & la fortune de tous

„ les François ; le rapporteur de chaque pro-
„ cès , par la tournure qu'il lui donne , fait
„ pancher la balance comme il veut, pour ou
„ contre ; le rapporteur le plus occupé de la
„ Grand - Chambre eſt M. l'Abbé P...r; il a
„ trop d'affaires pour pouvoir les examiner par
„ lui-même , & s'en rapporte à l'extrait que lui
„ en donne ſon Secretaire. Celui-ci, ayant auſſi
„ trop d'occupations, me charge de ſa beſogne.
„ Je fais donc des extraits des procès à ma fan-
„ taiſie, & j'y joins la note du jugement que
„ je crois devoir être rendu dans la forme que
„ je preſcris ; mes extraits ſont remis au rap-
„ porteur qui les lit, ou eſt cenſé les lire au
„ Parlement; la note du jugement que je preſ-
„ cris devient l'arrêt définitif; conſéquemment
„ je fais faire au Parlement ce que je veux,
„ & je deviens, ſans qu'il s'en doute, le maître
„ de l'honneur, de la fortune, & quelquefois
„ même de la vie de mes concitoyens. „

La converſation ſur cet objet ayant ceſſé, on raiſonna de la guerre, car tout le monde s'en mêle, tant bien que mal: on étoit encore ſur ce chapitre, lorſqu'un pauvre malheureux, mais cependant mis honnêtement, & qui avoit déja parlé aſſez bien près d'un quart d'heure, prit le raſoir des mains d'un garçon de la boutique, ſe raſa ſans ſavon, ſe donna enſuite un coup de peigne bien léger, mit très-modeſtement de la poudre ſur ſes cheveux, & enſuite vint ſe remettre auprès de moi pour continuer la converſation qui l'intéreſſoit, & que voici.

DIALOGUE

DIALOGUE

ENTRE BENJAMIN LE FRANC ET SON VOISIN.

Le Voisin.

Il paroît, Monſieur, que c'eſt par économie que vous êtes ſi réſervé dans votre parure.

B. Le Franc.

Vous croyez badiner, mais rien n'eſt plus vrai ; Monſieur (parlant du maître de la maiſon) veut bien me permettre de venir ainſi faire ma toilette chez lui deux fois par ſemaine, & il ne m'en coûte qu'un ſol chaque accommodage.

Le Voisin.

Il paroît que vos revenus ne ſont pas bien conſidérables.

B. Le Franc.

Je n'ai que 119 l. 10 ſ. par an ; ce qui me fait juſtement par jour 6 ſols.

Le Voisin.

Et comment pouvez-vous vous ſoutenir avec ſi peu ?

B. Le Franc.

Très-bien ; vous n'êtes pas habitué à vous

contenter de peu ; pour moi, je ſuis un tiers plus riche que ne s'eſt trouvé pendant long-temps un homme d'un très-grand mérite, d'un génie ſupérieur, & qui eſt actuellement Ambaſſadeur à la Cour de France.

Le Voiſin.

Vous me ſurprenez ; nommez-le moi donc, je vous prie.

B. Le Franc.

C'eſt le Miniſtre Plénipotentiaire du Congrès Amériquain.

Le Voiſin.

Quoi ! le fameux Docteur Benjamin Franklin.

B. Le Franc.

Lui-même. Il n'a eu pendant long-temps que 4 ſols par jour, & il étoit heureux.

Le Voiſin.

Je l'avois cru médecin. Pourquoi donc prend-il le titre de Docteur ?

B. Le Franc.

On peut être Docteur dans toutes ſortes de profeſſions, il ne s'agit que d'y exceller. *Docteur*, veut dire docte, ſavant ; & je ſuis très-ſurpris que les médecins ſe ſoient arrogé cette

ɔrérogative, car il y a parmi eux de grands gnorans.

Le Voisin.

D'après ce que vous dites, je ne suis point urpris que les médecins se soient attribué ette qualité, mais ce que je ne puis concevoir, 'est que le peuple ait été assez simple pour a leur donner. Laissons-là ces Messieurs, saez-vous l'histoire de M. Franklin. Ici l'on en aisonne, tantôt d'une maniere, tantôt d'une utre, & l'on n'est certain de rien sur son ompte.

B. Le Franc.

Très-volontiers; je vais vous dire ce que 'en sais.

M. Franklin est né à Boston de pere & mere ui lui ont donné une très-foible éducation, ar ils n'étoient pas riches; son premier métier ut d'être ouvrier dans une imprimerie. Le oilà donc, de fait, devenu *homme de lettres*; ar vous savez, mon voisin, qu'un imprimeur st, plus que tout autre, *homme de lettres*, uisque sans imprimeurs il n'y auroit pas de vres. Il gagnoit par jour à peu près son peit écu, & toujours il s'instruisoit par la lecure des livres de la bibliotheque de son boureois; il aimoit par dessus tout les leçons de hysique de l'Abbé Nollet & ses recherches ur l'électricité; ce fut là son goût, & il s'y donnoit dès qu'il avoit du temps à lui.

Au bout de quelques années il eut envie 'aller s'établir à Philadelphie, ville beaucoup

plus considérable que Boston, & où il pour-
roit plutôt trouver à faire fortune qu'ailleurs
il s'y rendit donc. Comme il étoit encore jeu-
ne, il y dépensa en peu de temps le fruit d
ses épargnes & de son économie de Boston
& fut obligé de se mettre chez un autre im-
primeur à Philadelphie où il resta environ
quatre ans. Il trouva le moyen d'amasser dan
cet intervalle au moins 60 guinées; alors s'en-
nuyant de son métier, il fit une découvert
importante dans ses observations sur la phy-
sique; c'est qu'un homme puisse vivre, se lo-
ger & s'entretenir avec 4 sols par jour. „ C'es
„ bon, dit-il, avec l'argent que j'ai mis d
„ côté je puis aller loin, en me contentant d
„ ce modique revenu. „

Alors il quitta son imprimeur, se mit dan
son particulier, & vécut ainsi pendant plusieur
années avec 4 sols par jour.

Le Voisin.

Mais comment pouvoit-il faire? Cela m
paroît impossible.

B. Le Franc.

Rien n'est plus simple cependant; il ne s'a-
git que de vouloir. Mon modele, car je l
regarde ainsi, achetoit pour 3 sols de pomme
de terre, qui lui servoient de pain & de bonn
chaire le tout ensemble, & il avoit de quoi s
nourrir avec cela pour une semaine: un bou-
langer les lui faisoit cuire pour un demi-sol

achetoit par jour pour un demi-ſol de lait;
:, tout compte fait, cela lui faiſoit 7 ſols de
épenſe par ſemaine pour ſa nourriture. Il
geoit dans une guérite à 1 ſol par jour,
arce qu'il vouloit être bien & commodément,
ar il auroit pu avoir un appartement à meil-
ur marché, s'il l'eût voulu. Il buvoit de la
etite bierre & de l'eau. La bierre ne lui re-
enoit pas à 2 ſols par ſemaine, & il mettoit
: côté le reſte pour ſon entretien. Quant à ſon
anchiſſage, il n'avoit recours à perſonne, non
us que pour rapiéceter ſes bas & ſon linge.

Calculons maintenant, & vous verrez s'il lui
oit difficile de vivre à ce prix.

Quatre ſols par jour lui en faiſoient par ſe-
aine vingt-huit.

es pommes de terre lui coûtoient par ſemaine, avec la cuiſſon & le lait—7 ſols ci	7 ſ.
on logement faiſoit un objet de	7
t ſa bierre lui revenoit à 2 ſols ci	2
Total,	16 ſols.

Vous voyez que de 28 ſols il lui en reſtoit
ıcore 12 pour faire le grand garçon.

Le Voiſin.

Votre compte eſt clair, il n'y a point à le
ontredire; mais moi qui gagne un petit écu
ar jour, j'ai bien de la peine à vivre; com-
ıent cela ſe fait-il donc?

B. Le Franc.

C'eſt que vous n'êtes pas un Docteur com-
ıe lui.

Le Voisin.

Mais comment un Gentilhomme de 4 sols par jour a-t-il pu s'élever au point où il se trouve?

B. Le Franc.

Cela s'est fait petit à petit. Ce gentilhomme est devenu très-profond dans l'électricité; il forçoit le tonnerre de tomber où il l'ordonnoit, il lui commandoit de s'éloigner, & le tonnerre s'éloignoit. Il faisoit des choses surprenantes; il électrisoit un chien de l'autre côté de la riviere, & le faisoit crier comme un martyr, sans que le pauvre chien se doutât de l'auteur de ses souffrances. C'est par ses talens rares & merveilleux qu'il parvint à être nommé collecteur ou receveur des droits du Roi d'Anglere à Philadelphie, ce qui lui valoit 500 livres sterlings (environ 12000 liv. argent de France) par an.

Le Voisin.

Oh! oh! cela lui faisoit bien des 4 sols par jour. Et comment pouvoit-il venir à bout de les consommer?

B. Le Franc.

Il s'en acquittoit le mieux du monde; il avoit une femme, des enfans, du bon vin dans sa cave, du rum, de l'eau-de-vie, & une très-bonne table; il étoit alors zélé royaliste, parce qu'il y alloit de son avantage. Il procura à son

fils du service dans les troupes ; & celui-ci, ferme dans son devoir & son attachement à Sa Majesté Britannique, est encore Gouverneur pour le Roi de la nouvelle Jersey. Quant à ses intérêts personnels, il les entendoit très-bien, & peut-être trop bien, si on en peut juger par ce qui a suivi ; car au bout d'un temps assez considérable on le remercia très-poliment, & l'on donna sa place à un autre.

Le Voisin.

Il étoit donc revenu à ses 4 sols par jour. Cela lui devoit paroître très-désagréable.

B. Le Franc.

Aussi fit-il tout ce qu'il put pour pouvoir être rétabli dans son poste, mais il n'y réussit point ; de là vint son animosité & son inimitié contre son Roi, & même contre le Gouvernement Britannique.

Le Voisin.

Mais que fit-il donc pour se soutenir ?

B. Le Franc.

Ayant vu dans l'électricité qu'il existoit du feu en tout & par tout, il s'imagina qu'il pouvoit en tirer parti pour vivre sur le *bon ton.* En conséquence il électrisa tous les esprits Amériquains, & leur donna à entendre que les douleurs qu'ils éprouvoient leur venoient du

palais de St. James à Londres, que dans ce palais on avoit résolu de les regarder comme des peuples dans la servitude, & de leur faire payer arbitrairement toutes les taxes & les impôts que le caprice & l'intérêt pouvoient enfanter. Il n'en fallut pas davantage pour exciter ses pauvres patiens à la révolte; Benjamin Franklin fut envoyé à Londres pour faire des propositions de leur part, qui parurent trop impérieuses & même insultantes à la Majesté du Trône; elles furent rejettées; l'électriseur s'en doutoit bien. De retour dans son pays, il représenta des torts de la part du Gouvernement Britannique qui n'existoient point: il enflamma les esprits, leur conseilla de secouer le joug chimérique de la mere contrée: il leur promit une liberté qui devoit faire leur bonheur & celui de leurs enfans, il voulut bien être leur Législateur; il établit une forme de Gouvernement Républicain, & les mit sous le DESPOTISME DU CONGRÈS.

Le Voisin.

Mon cher, il paroît que vous faites un beau portrait de votre héros; mais comment prétendez-vous être son imitateur?

B. Le Franc.

Ce ne sera certainement pas en cherchant à détourner les François de leur devoir & de leur attachement pour le Roi. Je ne suivrai mon Mentor que dans la premiere partie de

ſa vie, c'eſt-à-dire, me contentant d'abord de très-peu, comme je fais à préſent, & m'inſtruiſant dans quelque talent ſupérieur pour me rendre capable de poſſéder une bonne place dans les fermes.

M. le Franc ne put continuer, parce qu'on vint lui dire qu'un carroſſe l'attendoit à ſa porte. Un carroſſe! c'étoit la premiere fois qu'il recevoit un pareil honneur : il quitta donc ſon voiſin, & ne me donna pas le plaiſir de ſavoir ſon hiſtoire particuliere qui devoit être originale, étant calquée ſur un ſi bon modele.

CHAPITRE XV.

Notre héros trouve un bon maître avec qui il voyage ; ils vont à Bruxelles. Dialogue ſur l'Auteur des annales du dix-huitieme ſiecle & de ſa maitreſſe, & ſur leurs aventures tant à Paris qu'à Londres.

QUAND M. Benjamin le Franc eut fini l'éloge hiſtorique de M. Benjamin Franklin, pendant lequel tous les aſſiſtans avoient gardé un profond ſilence, chacun voulut parler, & l'on raiſonna ſur le bonheur.—Il faut avouer, diſoit l'un, que l'on peut vivre de très-peu & s'éviter bien des peines, des fatigues & des embarras—L'eſtomac de M. Franklin, diſoit un autre, quand il n'étoit qu'à 4 ſols par

jour, ne consommoit pas moins de nourriture qu'actuellement qu'il a une très-bonne table, & je soutiens qu'il étoit alors plus heureux.— Comment cela, lui demanda le maître de la maison?—C'est, répondit-il, parce qu'il n'avoit point dans ce temps de remords de conscience, au lieu qu'*il doit avoir actuellement l'ame bourrelée.*—Non, dit un quatrieme, il est des criminels si coupables que la conscience ne leur reproche plus rien.

Pendant tout ce beau colloque on prit la perruque où j'étois réfugié, & l'on se mit après. A force de la taper & retaper, on m'en chassa, & l'on me fit tomber sur le peignoir d'un voisin que l'on accommodoit & qui avoit de très-beaux cheveux naturels; j'eus l'adresse d'y pouvoir parvenir avant que sa toilette fut finie & le peignoir ôté.

C'est dans ce nouvel asile que je commençai à respirer: je m'y trouvai seul, mais la solitude devenoit pour moi une consolation & même un agrément. J'avois déja parcouru la moitié de ma carriere pour le moins; la fougue des passions & la chaleur de mon tempérament étoient presqu'éteintes; depuis quelque temps même je cherchois à être philosophe: maintenant je vais le devenir bien davantage.

Mon nouvel hôte étoit prêt de faire un voyage dans les Pays-Bas Catholiques pour voir s'il pourroit s'y placer, & de là, s'il n'y trouvoit rien qui lui convint, il devoit se rendre soit à Londres, soit à Amsterdam. Comme je n'avois jamais quitté Paris, ni Versailles, je

fus enchanté de pouvoir ainſi voyager. Je ſouhaitois ſur-tout voir l'Angleterre, ce pays ennemi de la France, Souverain des mers, & devenu preſque le plus puiſſant de l'Europe : je ſavois que l'on pouvoit y vivre avec la plus grande liberté, que l'on y rencontroit des hommes, & non des eſclaves. Je deſirois beaucoup que mon camarade put ſe décider à ſe rendre à Londres & à m'y conduire ; mais je craignois qu'il ne ſurvint quelque obſtacle qui fit évanouir toutes mes eſpérances ; heureuſement tout alla au gré de mes deſirs, & vous me trouverez à Londres au Chapitre ſuivant. Je vais ſimplement dans celui-ci vous faire connoître le perſonnage qui devint mon camarade pour plus de trois ſemaines, & les aventures qui nous ſont arrivées en route.

Ce camarade étoit un homme d'eſprit, qui avoit beaucoup lu, étudié, mais qui n'avoit pu faire fortune en France, parce que, diſoit-il comme Jeſus-Chriſt, *nul n'eſt prophête dans ſon pays.* Comme il ſavoit aſſez bien la langue, il s'étoit fait un plan, c'étoit de montrer le François en pays étranger : il avoit pluſieurs lettres de recommandation tant pour Bruxelles que pour Londres & Amſterdam, de ſorte que ne réuſſiſſant point dans un endroit, il pouvoit être plus heureux dans un autre. Je ne pouvois mieux tomber ; & pour qu'il me conſervât avec lui pendant tout le chemin, j'eus l'attention de ne lui faire aucune piquûre, de ne le gêner en rien, de me contenter de la ſimple nourriture que ſes perruquiers me préſentoient,

Nous nous mîmes donc en route par la diligence de Bruxelles, où nous arrivâmes le troisieme jour, sans qu'il y eut rien d'intéressant que j'aie pu remarquer. Le lendemain de notre arrivée dans cette ville, nous allâmes faire une visite à un réfugié François qui a fait beaucoup parler de lui ; il se nomme L..g..t. Mon camarade avoit une lettre de recommandation auprès de lui : on nous fit attendre une bonne heure dans une anti-chambre, après quoi nous entrâmes.—*Bon jour*, *mon ami*, dit-il à mon camarade, *il paroît que votre protecteur se porte bien d'après les nouvelles qu'il me donne de sa santé ; je ne demande pas mieux que de vous rendre service*, *puisqu'il m'en prie*, *mais revenez demain ; car pour aujourd'hui j'ai trop d'occupations*. Cela suffit, Monsieur, répondit mon compagnon ; à quelle heure vous plaira-t-il de me donner audience ? *A midi*, répliqua M. L..g..t ; & en disant ces derniers mots, il nous laissa. Je n'eus pas trop le temps de l'envisager, parce que cette premiere séance fut trop courte ; mais je me promis bien de m'occuper sérieusement de sa figure le lendemain.

Mon camarade me conduisit le soir à la Comédie : on nous fit remarquer le Prince *Charles*, Gouverneur-Général des Pays-Bas, qui y est aimé & chéri jusqu'à l'adoration, c'est ce que j'ai entendu dire à tous ceux qui nous environnoient.

Au sortir de la Comédie, mon camarade fut conduit par un homme qui s'étoit trouvé au-

près de lui au ſpectacle dans une eſpece de cabaret que l'on nomme *eſtaminée*, où l'on voit bonne compagnie dans le bourgeois. Ils ſouperent enſemble, & tout en ſoupant la converſation tomba ſur M. L..g..t.

DIALOGUE

SUR LE FAMEUX AUTEUR DES ANNALES DU XVIII SIECLE.

Mon Camarade.

J'ai une lettre de recommandation pour lui; je l'ai déja été voir ce matin, mais il n'a pas eu le temps de me donner audience, & m'a remis à demain.

Le Flamand.

Je le crois bien, il tranche du grand; il fait l'homme d'importance. Comment avez-vous trouvé ſon PUITS DE LA VÉRITÉ?

Mon Camarade.

Je ne vous comprends pas.

Le Flamand.

M. L..g..t eſt le ſeul homme qui ait le courage de dire la VÉRITÉ dans ſes annales; car tous les autres auteurs, & ſur-tout les journaliſtes, ne débitent que des impoſtures: cette

pauvre VÉRITÉ étoit enfevelie dans le PUITS où la perverfité des hommes avoit forcé cette *Fille du Ciel* à fe retirer. Lui feul a eu la noble hardieffe de lui tendre une main fecourable & de la préfenter à l'Europe étonnée. Voilà pourquoi la maifon de plaifance où il réfide a pris le nom du PUITS DE LA VÉRITÉ.

Mon Camarade.

Vous parlez, je crois, ironiquement.

Le Flamand.

Je parle d'après lui-même; car je me fers de fes propres expreffions.

Mon Camarade.

Il paroît avoir un peu d'amour-propre; mais, dites-moi, je vous prie, s'il eft aimé dans ce pays; car je fais qu'il avoit de furieux ennemis en France.

Le Flamand.

Il n'y eft point haï, tant qu'il n'y fait point de mal, & qu'il ne cherche point à calomnier notre Gouvernement. Jufqu'ici on n'a guere à fe plaindre de lui fur cet objet; il s'eft fait le bon ami de l'*Aman* ou Lieutenant de Police de cette ville, en le flattant dans fes Annales: de forte que s'il venoit quelques ordres de France pour l'arrêter, fon ami le préviendroit, en conféquence il eft affez en fûreté

pour ſa perſonne; mais ce que l'on n'aime point en lui, c'eſt que ce *ſauveur de la vérité* donne ici le plus mauvais exemple de libertinage qu'il ſoit poſſible, en vivant publiquement avec une femme qui paſſe pour ſa maîtreſſe, toute laide qu'elle ſoit.

Mon Camarade.

Je ſais de qui vous voulez parler; mais à cet égard il eſt plus à plaindre qu'à blâmer.

Le Flamand.

Comment cela?

Mon Camarade.

Il paroît que vous ne ſavez pas ſon hiſtoire; je vais vous la conter: mais auparavant dites-moi ſi vous l'avez vue quelquefois.

Le Flamand.

Oui, aſſez ſouvent; on les voit de temps en temps à la Comédie enſemble. Voici ſon portrait, vous me direz ſi c'eſt bien elle.

Cette femme, qui peut avoir environ trente-ſix ans, eſt un coloſſe pour la hauteur & la groſſeur de ſa taille; elle a le front élevé, les cheveux bien plantés, des ſourcils larges & bien touffus, de grands yeux très-noirs & bien fendus, un gros nez de perroquet, des levres enfoncées, un large menton, & de la barbe comme un Capucin; on pourroit dire que c'eſt

une figure de ſoldat aux gardes habillé en femme: nos Flamandes ne ſont pas en général très-propres, mais celle-ci renchérit encore ſur la malpropreté.

Mon Camarade.

Je vois que vous la connoiſſez bien; voici maintenant comment elle eſt devenue la maîtreſſe de M. L..g..t.

Celui-ci s'étoit mis à dos tout le corps des Avocats de Paris, le Parlement de *Maupeou*, le Parlement *Hüe*, tous les gens de lettres, l'Académie Françoiſe & les Miniſtres. Ne pouvant plus exercer ſa profeſſion d'Avocat, ne pouvant plus continuer à Paris ſon métier de journaliſte, & craignant quelque lettre de cachet, il ne ſavoit pas à quel ſaint ſe vouer. Cet *ange femelle*, à qui il avoit rendu des ſervices dans deux ou trois procès, ſe préſenta à lui, & lui dit: „ L..g..t, vous êtes bien „ embarraſſé, vous n'avez point d'argent, & „ vous ne pouvez reſter en France; vous n'a- „ vez de reſſource que dans votre bibliothe- „ que, il ne faut pas la vendre; écoutez-moi: „ Vous m'avez fait ſéparer d'avec mon mari; „ je puis faire de toute ma fortune environ „ 100,000 liv. comptant; je vous les donne „ avec *ma perſonne*, & je ſuis prête à vous „ ſuivre partout. „;

Elle s'arrêta alors; L..g..t ſe jette à ſes genoux, lui témoigne toute la reconnoiſſance dont il ſe croit capable, lui voue un attachement ſans bornes, &, l'aſſurant de ſon eſtime & de

ſon

ſon reſpect, lui jure qu'il ſera ſon plus zélé ſerviteur juſqu'au dernier ſoupir. „ A l'égard „ du reſpect, lui dit cette dame généreuſe, je „ n'en exige pas, je ne veux que de l'amitié & „ de l'attachement ; & comme vous me les „ promettez, voici notre contract fait ; entre „ honnètes gens la parole ſeule ſuffit : mais je „ vous préviens, mon cher L..g..t, que ſi ja- „ mais vous me quittez, ce ne ſera point aux „ loix que je m'adreſſerai pour avoir la ven- „ geance qui me ſera dûe, c'eſt à ma main „ ſeule que je m'en rapporterai ; un piſtolet „ ou un poignard termineront vos jours. „

L..g..t ayant renouvellé toutes les aſſurances de ſon zele & de ſon amitié, nos deux amans quitterent Paris, & même la France. Ils voulurent & ne purent ſe fixer en Hollande, & allerent à Londres, où ils vécurent environ deux ans. Vous ſavez qu'il n'eſt point de ciel ſans nuage, & qu'il eſt impoſſible qu'un ménage puiſſe ſubſiſter ſans aucune altercation. Il vint une querelle dans celui-ci qui brouilla les deux tourterelles : le mâle, peu endurant, gronda ; la femelle innocente ne vouloit point avoir tort, &, en cherchant à ſe juſtifier, elle mettoit la faute ſur l'autre moitié d'elle-même. Ma foi, cette moitié n'y pouvant plus tenir laiſſa un beau matin Madame dans ſa maiſon, & alla prendre un autre logement en ville.

Madame fut très-ſurpriſe de ne pas le voir rentrer à la maiſon de la journée ; ce fut encore bien pis le lendemain. Elle fit dès ce moment toutes les démarches poſſibles pour le

découvrir, & y parvint. Elle entra avec vivacité dans la chambre où Monſieur travailloit. „ *Vous voilà donc*, *M. le J...f...*, dit cette colombe animée; où ſont mes 100,000 l. puiſque vous m'abandonnez ? Je ne puis vous „ les remettre actuellement, répondit L..g..t; „ mais ſi vous voulez je vous en ferai la rente.—Ce n'eſt point là ce qu'il me faut, reprit la colombe, en tirant de ſa poche un „ piſtolet à deux coups, & le préſentant à ſon „ amant; je veux avoir votre perſonne morte „ ou vive au défaut de mes 100,000 l. comptant; ainſi prenez la peine, Monſieur le „ drôle, de dire votre *in manus*, ou bien de „ plier vos papiers & de marcher devant moi. „ Allons, dépêchez-vous, je n'aime point à „ attendre. „ Le pauvre L..g..t trouva que la raiſon que Madame avoit en main étoit péremptoire; il reprit promptement ſes papiers, les mit ſous ſon bras, fit une révérence à Madame, l'embraſſa, & fut enſuite reconduit dans ſon ancienne maiſon. Il ne lui eſt point arrivé depuis de faire une pareille équippée, & bien lui en a pris.

Le Flamand.

Elle le mene tout-à-fait comme un enfant. Bon Dieu! comment un homme d'eſprit peut-il faire de pareilles ſottiſes!

Mon Camarade.

Ce ſont ſouvent les gens qui ont le plus

d'eſprit qui en font le plus; mais, dites-moi, je vous prie, croyez-vous qu'il puiſſe m'être utile dans ce pays-ci ?

Le Flamand.

Peut-être oui, peut-être non; cela dépend de l'intérêt qu'il voudra prendre à vous. Revenez demain à pareille heure ici, vous m'y trouverez, & vous me rendrez compte de ce qui ſe ſera paſſé.



CHAPITRE XVI.

Examen des paradoxes de L..g..t ſur les Anglois & la guerre actuelle. Pourquoi il eſt dévot. Hiſtoire du camarade du Poû. Il va à Londres.

Ce dialogue ſervit à me faire connoître le perſonnage en queſtion, & me donna encore plus de deſir de le voir & de l'entendre. Nous ne manquâmes donc pas de retourner le lendemain chez lui à l'heure qu'il nous avoit indiquée. Il dit quelques mots à mon camarade, l'invita à dîner, ce que celui-ci accepta, & nous laiſſa, pendant près d'une heure, ſeuls dans ſa bibliotheque, où, n'ayant rien de mieux à faire, mon camarade parcourut les Annales de notre hôte, & m'en lut quelques morceaux.

Le premier ſur lequel nous tombâmes fit faire à mon homme quelques obſervations que j'ai trouvé judicieuſes. L..g..t avoit été trois ou quatre fois aux ſpectacles de Londres; il y avoit vu jouer quelques tragédies: mais ne ſachant point la langue du pays, il n'y pouvoit rien comprendre. Les acteurs n'étoient pour lui que des eſpèces de pantomimes: cependant il s'aviſe d'en devenir le juge le plus rigoureux, & les traite avec la plus grande ſévérité; il les trouve trop emphatiques, trop geſticulant, criant au lieu de parler, &c. &c. Ce n'eſt pas tout: ce Journaliſte oſe mander à ſon tribunal le fa-

meux, l'incomparable GARRICK, qu'il n'avoit cependant jamais vu jouer; *mais à en juger*, dit-il, *d'après les acteurs actuels*, *& en lui supposant encore plus de grimaces, d'emphase & de gestes que n'en ont les autres, ce devoit être un comédien très-médiocre, bien au-dessous de nos François, même les plus foibles.* Voilà, suivant mon camarade, un grand ridicule que se donnoit L..g..t.. Quoi! sans voir, sans entendre, il s'avise de juger & de condamner! Quoi! lui seul aura plus de mérite & de goût que tout le peuple Anglois, & pendant qu'on regarde à Londres GARRICK presque comme un Dieu, L..g..t, l'étourdi L..g..t, le met au rang des plus bas comédiens François. Je ne crois pas après cela, ajouta-t-il, qu'il ait été bien regardé & considéré en Angleterre, & je ne suis plus surpris qu'il y soit resté si peu de temps.

Mon camarade fut très-étonné de voir dans une des dernieres feuilles de ce Journaliste qu'il cherchoit à prouver que ce n'est point la France qui a provoqué la guerre qu'elle a actuellement contre l'Angleterre, & que c'est cette derniere Puissance qui doit s'en attribuer la faute. Ce n'est point, dit-il, parce que cet homme est bon François qu'il parle ainsi, ce n'est pas non plus parce qu'il le pense: mais c'est qu'il veut faire valoir son ressentiment contre une nation qui n'a pas assez apprécié son mérite, & qui ne lui a point érigé de statue.

Nous étions à lire encore les paradoxes de notre hôte, lorsqu'il entra pour prendre mon camarade, & le conduire dans la salle à manger.

Quand nous fûmes à table, je ſortis de ma retraite, & me mettant ſur une des boucles de mon camarade, je pus facilement diſtinguer l'hôte qui nous traitoit. C'eſt un homme de 44 ans environ, petit, grêlé de petite vérole: mais il a des yeux vifs, & quoi qu'il ſoit réellement laid, il a malgré cela une figure ſpirituelle qui ne déplait pas; ſon air eſt dur, & il paroît ſe croire plus de talens qu'il n'en a effectivement.

Madame faiſoit les honneurs du repas: je trouvai que le portrait que le Flamand en avoit fait la veille étoit encore flatté; car elle m'a paru bien ſale & bien mal-propre. Comme j'étois auprès d'elle, il m'auroit été facile de pouvoir y faire mon habitation. Une ſeule conſidération paroiſſoit m'y engager, c'eſt que je vis ſur ſa tête pluſieurs de mes camarades qu'elle entretenoit très-bien, car ils étoient gras & bien portans: mais outre que la maîtreſſe ne me plaiſoit pas, ma ſolitude me parut encore préférable à la ſociété de mes freres, & j'en voulois goûter toutes les douceurs tant que cela étoit en mon pouvoir: ainſi, après mes obſervations ſur l'extérieur, je rentrai dans mon hermitage & me mis à entendre la converſation.

J'avoue que je ne fis pas une grande attention au ſujet que l'on traitoit; il s'agiſſoit de Religion, & Dieu ſait comme le Catholiciſme eut une grande ſupériorité dans la bouche de tous les convives; j'ai oublié de dire qu'il y avoit à table trois prêtres qui, par leur état, étoient payés pour vanter la Religion Romaine:

mais ce qui me ſurprenoit, c'étoit de voir le maître de la maiſon renchérir encore ſur tout ce que les prêtres diſoient.

Mon camarade parloit peu ſur cet article; il réfléchiſſoit intérieurement, & voici quelle étoit ſon idée. " Le pauvre L..g..t ne croit pas „ un mot de la Religion Catholique; il la com-„ pare en lui-même à toutes les autres Reli-„ gions humaines, & il a raiſon: mais s'étant „ fait des ennemis de tous les autres corps de „ l'état, il a voulu au moins ſe faire toujours „ une reſſource, & s'eſt jetté du côté du Cler-„ gé; c'eſt-là ſa ſauve-garde. Cependant, ajouta „ mon camarade, je le blâme & le trouve mé-„ priſable de parler ouvertement contre ſa fa-„ çon de penſer, & de chercher à vouloir prou-„ ver aux hommes de ce ſiecle-ci des choſes „ qu'il regarde comme ridicules & abſurdes; „ c'eſt un vil mêtier que celui-là; il eſt vrai „ qu'il en tire de l'argent. — Je lui conſeille-„ rois donc, après s'être bien enrichi avec ſes „ Annales du dix-huitieme ſiecle, de dire à „ tout le genre humain, *Meſſieurs, vous n'êtes* „ *que des ſots; n'ayant point de fortune, je me* „ *ſuis joué de vos folies pour gagner beaucoup* „ *d'argent. Voilà quel étoit mon but; j'ai réuſſi;* „ *je ſuis content*".

L..g..t s'adreſſant enſuite à mon camarade, lui demanda quelles étoient les occupations qui pouvoient lui plaire, & à quelles études il s'étoit livré juſqu'à ce moment; celui-ci lui conta ſon hiſtoire dont voici la ſubſtance.

" J'ai fait de très-bonnes études chez les Pe-

„ res de l'Oratoire ; je les ai quittés enſuite
„ pour rentrer dans la maiſon paternelle : mais
„ l'état de mon pere, & auquel il me deſtinoit,
„ n'avoit pour moi aucun agrément ; il étoit
„ médecin : je n'aimois point à voir diſſéquer
„ des corps, à aſſiſter à des panſemens d'opé-
„ rations cruelles, à voir languir des malheu-
„ reux dans des maladies longues & aiguës, &
„ ne pouvoir leur donner des remedes certains
„ & ſalutaires. Mon pere lui-même, depuis 30
„ ans qu'il ſuivoit cette profeſſion, m'a avoué
„ que la médecine étoit une ſcience occulte,
„ impénétrable aux plus grands génies, & que
„ quand quelques-uns de ſes malades revenoient
„ en ſanté, il ne s'en attribuoit point intérieu-
„ rement la gloire, mais à la nature ſeule qui
„ avoit agi. — En ce cas, lui dis-je, mon
„ pere, puiſqu'il eſt impoſſible de bien rem-
„ plir cet état, pourquoi m'y deſtinez-vous ? —
„ Parce que, me répondit-il, il faut d'abord
„ commencer par ſoi, & dans notre état on
„ peut gagner beaucoup d'argent. Nous ne
„ ſommes, il eſt vrai, que des charlatans, mais
„ des charlatans néceſſaires, & dont les hom-
„ mes ne peuvent ſe paſſer, ainſi autant vaut
„ que vous le ſoyez qu'un autre, puiſqu'il vous
„ rapportera de quoi vivre.

„ Toutes ces conſidérations ne firent aucune
„ impreſſion ſur moi ; j'aimois, préférablement
„ à tout, les belles-lettres, la poéſie & les
„ ſpectacles. Je fis une comédie, je croyois que
„ c'étoit un chef-d'œuvre, & la préſentai à la
„ troupe Françoiſe qui refuſa de la recevoir ;

„ je voulus la faire imprimer croyant trouver „ dans le public de meilleurs juges que parmi „ les comédiens ; l'ouvrage parut donc ſeule- „ ment en étalage devant quelques boutiques „ de libraire, mais perſonne ne l'acheta. Sa- „ vez-vous pourquoi? C'eſt que je n'en avois „ point envoyé d'exemplaires aux faiſeurs de „ journaux, & que je ne leur avois point été „ rendre de viſite, de ſorte qu'ils n'ont parlé „ de moi dans aucune de leurs feuilles, & que „ le public n'a pu avoir connoiſſance de ma „ comédie.

„ Cependant mon pere voyant que je n'a- „ vois aucun goût pour ſa profeſſion ſe fâcha, „ & me demanda poſitivement ce que je vou- „ lois faire, puiſque je n'étois pas riche: je „ lui dis que je n'avois d'autre goût que celui „ de la littérature, & que je deſirois pouvoir „ m'y livrer. Vous voulez donc faire le mê- „ tier d'Auteur, me répondit-il ; fi, c'eſt un „ mêtier de gueux qui vous fera végéter dans „ un grenier jusqu'au moment où vous mour- „ rez de faim. — Mais lui obſervai-je, mon „ pere, il y a des Auteurs qui ont fait fortune „ & qui n'étoient rien auparavant; voyez d'A- „ lembert, la Harpe, Marmontel & mille au- „ tres comme eux. — Ceux que vous me nom- „ mez-là, me repliqua-t-il, ſont la fange de la „ littérature ; ils ne ſe ſont point élevés par leur „ mérite, n'allez pas vous le figurer ; ce n'eſt „ que la baſſeſſe, la ſervile adulation, la flat- „ terie la plus mépriſable & des ignominies „ ſans nombre, qui leur ont procuré une eſ-

„ pece de fortune qu'ils ne méritoient pas, &
„ j'aimerois mieux vous voir apprentif ſavetier
„ que de ſuivre de ſi mauvais exemples. Ainſi
„ déterminez-vous pour un mêtier ; choiſiſſez
„ celui qui vous plait davantage, ſi non je
„ vous abandonne à votre malheureux ſort, &
„ ne veux plus entendre parler de vous ; je
„ vous donne trois jours. — Alors il me laiſſa.

„ Bien incertain ſur le parti que je voulois
„ prendre, je conſultai un Pere de l'Oratoire
„ de mes amis qui m'engagea à entrer dans la
„ Congrégation. C'eſt peut-être la meilleure
„ qu'il y ait dans le monde : on ne s'y occupe
„ que de l'éducation de la jeuneſſe ; on n'y
„ fait point de vœux ; vous en ſortez quand il
„ vous plait ; vous n'ètes lié à rien ; ne dépen-
„ dez de perſonne, & vous reſtez toujours vo-
„ tre maître ; vous ètes ſeulement obligé de
„ garder le célibat tant que vous y demeurez,
„ voilà tout. Ce fut donc à cet état que je me
„ fixai. Mon pere ne pouvant m'en empècher,
„ je me mis dans la Congrégation de l'Ora-
„ toire à l'âge de 23 ans, & j'y reſtai 7 ans.
„ Ce qui m'en fit ſortir, c'eſt que j'avois fait
„ connoiſſance d'une perſonne aimable que je
„ voulois épouſer ; je l'aimois & j'en étois ai-
„ mé : mais elle avoit de la fortune & je n'en
„ avois point, de ſorte que ſon pere & mere,
„ pour me donner un congé dans toutes les
„ regles, la marierent malgré elle à un homme
„ riche & bête.

„ Il y a déja ſix mois que ce malheur m'eſt
„ arrivé ; j'eus beaucoup de peine à m'en con-

„ ſoler : cependant la raiſon a pris le deſſus, &
„ Dieu merci, je n'en ſuis plus affecté. Main-
„ tenant je veux courir après la fortune ; voilà
„ pourquoi je ſuis avec vous, prêt à reſter ici,
„ ſi je crois la trouver, ou à l'aller chercher
„ ailleurs s'il le faut ".

Je vois, lui répondit L..g..t, que M. votre pere eſt un homme d'eſprit & de jugement ; vous auriez beaucoup mieux fait de ſuivre les conſeils qu'il vous avoit donnés : mais il ne faut pas vous deſeſpérer pour cela. Vous voulez être Auteur : hé bien, faites au moins quelqu'ouvrage qui puiſſe vous rapporter quelque eſtime : mais n'imitez pas l'infamie de ces malheureux que vous venez de nommer, il n'y a qu'un inſtant, la Harpe, d'Alembert, &c. Ne vous couvrez pas du même opprobre dans lequel ils ſont engloutis ; ce n'eſt point là le moyen, ni de vivre, ni d'être eſtimé. Prenez une route plus glorieuſe & peu connue en France ; allez à Londres.

Le Souverain de cette nation, ajouta-t-il, eſt comme un homme ſeul à une très-bonne table. Un grand nombre de chiens ſont autour de lui. Quelques-uns ſont ſes favoris, & il leur diſtribue tous les os de ſes aſſiettes. Les autres en plus grande quantité ne ceſſent d'aboyer, tant contre les favoris, que contre le maître, pour avoir part à la bonne chere que celui-ci peut leur procurer au préjudice des premiers : le pauvre homme n'a pas le droit de les chaſſer, & il eſt obligé de les entendre

toujours malgré lui, ou s'il veut les faire taire, de leur jetter aussi des os de sa table.

Comme les Ministres, ajouta L..g..t, ne peuvent rester toujours en place, mettez-vous du parti opposé; écrivez pour eux: ils n'ont point d'écrivain François dans leur manche; vous leur serez agréable. Ils vous donneront d'abord une pension honnête, & ensuite l'augmenteront s'ils parviennent, à force d'importunité, à chasser ceux qui ont la prédilection, & qu'ils desirent pouvoir remplacer. Ce moyen de faire fortune est excellent en Angleterre, quoi qu'en France il vous conduiroit droit à la Bastille ou à Bissêtre. — Mais, lui observa mon camarade, je n'ai gueres de connoissances à Londres, & il me faudroit d'abord la faveur d'un de ces chiens Anglois qui aboient si fort. — Ce n'est point là le plus grand embarras, lui répondit L..g..t, & pour vous être utile, je vais vous recommander à deux de mes amis qui vous mettront au fait de tout. Revenez demain à midi, je vous donnerai deux lettres pour Londres.

Tel fut le résultat de la protection de l'Annaliste du dix-huitieme siecle: mon camarade en fut très-satisfait; il remercia sincérement L..g..t; prit le lendemain les deux lettres de recommandation, & partit le même jour avec moi pour Ostende, où nous nous embarquâmes dans un des quatre nouveaux paquebots établis par Fréderic Romberg & Compagnie de Bruxelles, & où nous n'avions à craindre aucunes hostilités étant sous pavillon Impérial.

Nous eûmes un vent aſſez favorable, & nous arrivâmes le ſecond jour à Londres.

CHAPITRE XVII.

Arrivée à Londres. Viſite au Duc d'A..gné; nouvelle forme d'adminiſtration que le Roi de France doit établir en Angleterre. Le Duc d'A..gné nommé Vice-Roi. Lettre de Louis XVI à ce Duc.

Mon camarade reſta deux jours à ſe repoſer de ſes fatigues, & enſuite il penſa ſérieuſement à ſes affaires. Nous allâmes d'abord voir un Duc François à ſa campagne. Ce Duc nous reçut, on ne peut mieux, & nous invita de paſſer chez lui quelques jours; ce que nous acceptâmes. Il demanda à mon camarade s'il connoiſſoit la conſtitution de l'Angleterre, & celui-ci ayant dit qu'il n'en avoit qu'une teinture très-ſuperficielle, Milord lui remit le recueil de tous les diſcours vraiment patriotiques qu'il avoit débités dans le Parlement depuis qu'il avoit été diſgracié par ſon Souverain, & chaſſé du Miniſtere. *Par le détail contenu dans ces diſcours*, lui dit-il, *vous ſaurez bientôt l'état du royaume, ſa conſtitution, ſa décadence, ſa ruine future, & enſuite je vous inſtruirai des révolutions qui doivent arriver.*

Mon camarade me lut donc ces chefs-d'œuvre d'éloquence; je reconnus facilement que

l'Auteur étoit un de ces chiens qui aboient pour avoir des os, & que *celui-ci aboyoit bien fort*, parce qu'il avoit jadis goûté de ces os, & que la privation lui en étoit plus cruelle que s'il n'en avoit jamais tâté.

Deux jours après, Milord s'entretenant en particulier avec mon camarade à qui il avoit trouvé de l'eſprit & les talens néceſſaires & convenables à ſes deſſeins, lui dit: " mon ami, „ voulez-vous être mon Sécretaire des affaires „ étrangeres? C'eſt la partie la plus délicate que „ je vous confierai; elle exigera de votre côté „ le plus grand ſecret: cependant, je ne vous „ donnerai point de forts appointemens pour „ le préſent, mais par la ſuite vous pouvez „ compter ſur une fortune très-brillante & un „ poſte très-avantageux ". Mon camarade, à qui il étoit indifférent d'ètre pour ou contre en pays ennemi, accepta, & promit tout ce qu'on voulut.

Alors le Duc lui montra une lettre d'un Miniſtre François très-connu, contenant la forme de la nouvelle adminiſtration que le nouveau conquérant de l'Angleterre devoit établir dans ce royaume. Je fis la plus grande attention à la lecture d'une piece auſſi importante, & je vais en donner à peu près le contenu.

Lettre de M. le Comte de Ve..g..nes, Ministre des affaires étrangeres, a M. le Duc d'A..gné, a Londres.

„ Comme nous ne voulons & ne pouvons „ rien faire ſans vous en prévenir, M. le Duc, „ voici le projet que nous avons formé dans „ notre comité, & que nous ſoumettons à vos „ lumieres, en vous priant de nous envoyer „ vos obſervations au plutôt.

„ Auſſi-tôt que nous ſerons les maîtres de „ l'Angleterre, & que nous nous ſerons aſſurés „ du Roi, de la Reine, & de toute la famille „ royale, on conduira leurs Majeſtés, avec „ tous les honneurs dûs à leur ancienne digni- „ té, à St. Germain en Laye, où ils auront „ une Cour telle que leurs revenus le permet- „ tront. Il ne tiendra qu'à eux d'être amis du „ Roi, & de venir le voir à Verſailles & dans „ ſes autres châteaux.

„ Le Roi leur accordera deux millions de „ rente, qui ſeront payés très-exactement tous „ les trois mois.

„ Le Roi George ſe déſiſtera de ſon côté, „ de l'Electorat d'Hanovre en faveur du Prince „ de Galles ſon fils, à condition, 1°. que ce „ jeune Prince renoncera à ſa Principauté de „ Galles, & n'en portera plus le nom, 2°. qu'il „ reſtera toujours en France où il dépenſera les „ revenus de ſon Electorat.

„ Les autres enfans mâles du Roi George

„ entreront tous dans l'Etat Eccléſiaſtique,
„ après avoir préalablement changé de Reli-
„ gion ; on leur donnera les meilleurs Arche-
„ vèchés de la France, & on leur fera avoir
„ des chapeaux de Cardinaux.

„ Les filles ſe marieront à des Princes Fran-
„ çois, & Sa Majeſté s'obligera de donner à
„ chacune d'elles une dot de deux millions.

„ Ces arrangemens faits pour éviter toutes
„ ſéditions & révoltes, vous ſerez nommé VICE-
„ ROI de l'Angleterre, où il ſera établi un
„ gouvernement Monarchique, comme étant
„ le plus convenable au bonheur du peuple.

„ Pour empècher vos ennemis d'avoir de la
„ jalouſie contre vous, vous ferez faire le pro-
„ cès à tous les Miniſtres actuels comme CRI-
„ MINELS DE LEZE-MAJESTÉ DU PEUPLE AN-
„ GLOIS, & vous les enverrez tous à *Tiburn*,
„ où ils ſeront exécutés aux acclamations &
„ cris de joie de tous les aſſiſtans.

„ Toutes les taxes & les impôts actuelle-
„ ment ſubſiſtans en Angleterre ſeront conti-
„ nués dans leur état actuel, jusqu'à ce que
„ Sa Majeſté puiſſe, pour le bien de ſes ſujets,
„ en diminuer le poids, à l'exception des droits
„ d'entrée en Angleterre ſur les ſeuls vins de
„ France, étant naturel que les peuples d'une
„ même domination jouiſſent du produit reſ-
„ pectif de leurs terroirs.

„ La premiere choſe à laquelle vous vous
„ occuperez, comme la plus eſſentielle & la
„ plus ſûre pour maintenir l'autorité du Roi,
„ ſera de *faire fortifier la Tour de Londres, d'y*

„ *conſtruire*

„ *conſtruire des forts*, *& de la mettre* A L'INS-
„ TAR DE LA BASTILLE A PARIS.

„ LES LETTRES DE CACHET AURONT LIEU
„ EN ANGLETERRE comme en France ; vous
„ ſeul en aurez la diſtribution à votre gré,
„ ſuivant l'exigence des cas & votre prudence
„ ordinaire.

„ Quant à la Religion, comme les hom-
„ mes ne croient plus à toutes les ſuperſti-
„ tions des derniers ſiecles, toutes les ſectes
„ ſeront tolérées en Angleterre, avec la ſeule
„ différence que perſonne ne pourra exercer
„ aucun poſte public ſans être de l'Egliſe Ro-
„ maine : vous êtes prié en conſéquence, M.
„ le Duc, de donner l'exemple de cette ſou-
„ miſſion à la volonté de celui que vous re-
„ préſenterez.

„ IL N'Y AURA PLUS DE PARLEMENT D'AN-
„ GLETERRE DANS LA FORME DE CELUI AC-
„ TUEL, ce qui ôtera toute idée de révolte
„ & conſervera la paix intérieure, en préve-
„ nant toutes les diſſentions & les guerres ci-
„ viles : mais on établira dans les différentes
„ provinces de ce Royaume divers Parlemens,
„ dont les charges ſeront vénales, ainſi que
„ ſont établis les Parlemens en France.

„ Tous ces Parlemens jugeront ſeulement les
„ procès des particuliers, & ſe contenteront
„ d'enrégiſtrer, *purement & ſimplement*, les
„ édits & déclarations du roi à la premiere
„ ſommation qui lui en ſera faite. S'il juge à
„ propos, pour le bien des peuples, de faire
„ quelques remontrances, ce ne ſera qu'après

„ l'enrégiſtrement. S'ils contreviennent à cet „ ordre ils ſeront ſupprimés; le prix de leurs „ charges ſera confiſqué au profit de Sa Ma- „ jeſté, & l'on créera de nouveaux Parlemens „ qui ſeront plus raiſonnables & plus ſoumis.

„ Le Vice-Roi nommera à toutes les char- „ ges, emplois & gouvernemens, tant civils „ que militaires, à la charge néanmoins par „ ceux qu'il aura choiſis de faire agréer leurs „ nominations dans le délai de ſix mois par Sa „ Majeſté.

„ Pour qu'il n'y ait plus d'antipathie, ni „ d'animoſité entre les deux peuples, *Anglois* „ *& François*, & qu'il n'y ait point de prédi- „ lection marquée dans tous les actes qui ſeront „ faits en Angleterre au nom de Sa Majeſté, „ elle ſera qualifiée de Roi d'ANGLETERRE, „ DE FRANCE ET DE NAVARRE, & la ville de „ Londres ſera déſignée ſous titre de *ſa Bonne* „ *Ville*, ainſi que celle de Paris.

„ Il y aura habituellement en Angleterre „ 50000 hommes de troupes réglées non com- „ pris les milices; elles ſeront toujours prêtes „ à marcher aux premiers ordres que le Vice- „ Roi leur donnera. Tels ſont à peu près, M. „ le Duc, les ordres que nous comptons faire „ exécuter auſſi-tôt que Sa Majeſté ſera recon- „ nue Souveraine de votre pays. Nous en avons „ conféré avec Elle; elle s'en rapporte à vous „ pour coopérer au mieux poſſible, & vous „ recevrez par le même courier une lettre „ qu'Elle a bien voulu écrire Elle-même; je „ ne doute pas de toute l'affection qui y re-

„ gne & que vous méritez à tant de titres.
„ Je ſuis, &c.

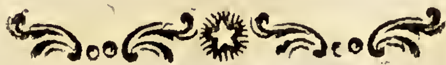
„ Signé, DE V..G..NES ".

Mon camarade lut auſſi la lettre de Louis XVI dont il eſt fait mention dans celle ci-deſſus. Elle eſt trop à l'honneur du Duc à qui elle eſt adreſſée, pour que je n'en faſſe pas auſſi mention ; la voici.

LETTRE DU ROI DE FRANCE AU DUC D'A....GNÉ.

„ *Le compte fidele que l'on m'a rendu, mon* „ *Couſin, des preuves ſans nombre de votre atta-* „ *chement à ma Perſonne Sacrée, & de votre* „ *zele à ſoutenir mes intérêts & ma gloire, ne* „ *me permet point de douter de votre fidélité &* „ *de la continuation de vos ſervices : en conſé-* „ *quence je vous nomme pour gouverner en mon* „ *nom toute l'Angleterre, ſous le titre de* VICE- „ ROI, *& vous recommande de traiter mes* „ *nouveaux ſujets avec toute la douceur qu'il* „ *convient, & la même affection que j'ai pour* „ *eux. Sur ce que je prie Dieu, mon Couſin,* „ *qu'il vous ait en ſa ſainte garde.*

„ Signé, LOUIS ".



CHAPITRE XVIII.

Nouveaux malheurs arrivés à l'Auteur ; il perd son camarade de voyage. Il a une cuisse & deux pattes brûlées ; il va dans une lettre chez l'Auteur du G.n..ral Advertiser ; manufacture d'abominations contre le Gouvernement. Le Pou, après deux jours de jeune, trouve enfin un maître Anglois.

VOILA, dis-je alors en moi-même, de grandes choses ; il paroit qu'il y aura sous peu de temps de furieuses révolutions en Europe, & Milord-Duc y jouera un rôle des plus intéressans. Il faut que ce soit un homme de très-grand mérite, & *qu'il aime furieusement sa patrie*, au point de tenter tous les moyens possibles de la délivrer des Ministres actuels qui, sous le nom du Roi, ne font que la tyranniser ; tels étoient mes raisonnemens, lorsqu'il me prit fantaisie de vouloir examiner particulièrement ce personnage important ; je me plaçai donc, le plus haut que je pus, sur la tête de mon camarade, dans un instant où il avoit un entretien particulier avec Milord-Duc ; mais à peine fus-je à ce poste que mon camarade s'avisa, je ne sais pourquoi, de remuer la tête, je ne pus soutenir ce mouvement auquel je ne m'attendois pas, & je tombai sur une lettre que Milord-Duc venoit d'achever, & sur laquelle il mettoit de la poudre pour

faire sécher l'encre dont il s'étoit servi ; de sorte que, me trouvant collé à cette liqueur, on ne fit point attention à ma personne, & je fus enveloppé dans cette lettre, lorsqu'on la plia.

Ma nouvelle position devenoit bien critique ; je regrettois la perte de mon cher camarade de voyage, & qui avoit pour moi tous les soins possibles. Il est vrai que je ne l'avois presque jamais inquiété, je n'avois jamais cherché à lui faire la moindre blessure qui pût l'offenser ; &, quand la nécessité me forçoit, pour ma subsistance, à lui faire quelque piquure, je le faisois le plus légerement que je pouvois, & toujours pendant la nuit, pour qu'il ne s'en apperçut pas.

D'un autre côté, qu'allois-je devenir ? Où cette lettre qui me servoit de prison alloit-elle être transportée ? A quel nouveau maître allois-je m'attacher ? Un Pou François ! Comment Messieurs les Anglois le considéroient-ils, & quels traitemens devoient-ils lui faire éprouver ? Toutes ces idées me tourmentoient beaucoup, lorsqu'un supplice nouveau vint me faire ressentir les douleurs les plus vives & les plus aigues. Une cire bouillante & enflammée, tombant à gros bouillons presque perpendiculairement sur la partie du papier à laquelle j'étois collé, me fit pousser les cris les plus perçans ; mais le bourreau qui causoit tout mon mal n'y fit pas la moindre attention ; malgré ce tourment terrible, j'eus assez de courage & de force pour pouvoir quitter l'endroit où j'étois, & j'en aurois peut-être été totalement délivré,

ſi une pierre d'une lourdeur énorme, ne fut venue à la traverſe ſur cette huile bouillante, & ne m'eût écraſé une cuiſſe entiere & deux pattes. Je perdis à l'inſtant toute connoiſſance, tant la douleur étoit violente; & quand je la recouvrai au bout de quelques minutes, je fus ſurpris de voir que cette huile qui m'avoit ainſi eſtropié, étoit froide comme le marbre. A l'égard de ma pauvre cuiſſe, elle y reſta enclavée; encore fus-je très-heureux, dans mon malheur, d'en être réchappé à ſi bon marché. Une cuiſſe de plus ou de moins ne m'empechera pas d'aller; je m'en ſuis donc conſolé, & j'ai très-bien fait, car il n'en auroit été ni plus ni moins. Suivons donc le cours des autres évenemens peut-être plus importans pour la plupart de mes lecteurs, que mes accidens particuliers auxquels ils ſont réunis.

Cette miſérable lettre étoit adreſſée avec d'autres papiers, à un certain Auteur d'une feuille qui ſe diſtribue tous les jours à Londres ſous le titre d'*Avertiſſement Général*, & les papiers étoient pour être inſérés dans ces feuilles continuelles qui nourriſſent la mélancolie & la mauvaiſe humeur du peuple Anglois.

L'Ecrivain décacheta donc la lettre, & me rendit la liberté. Il m'apperçut; mais, me prenant pour un grain de poudre, il ſoufla ſur moi, & me jetta ſur une table très-grande, couverte de différens papiers, les uns manuſcrits, les autres imprimés. Je paſſai ainſi deux jours ſans boire, ni manger, n'ayant pu trou-

ver l'occaſion de parvenir ſur quelque nouveau protecteur qui voulut bien ſe charger de moi. Ce jeûne rigoureux me fit beaucoup ſouffrir, ſur-tout après le ſupplice que je venois de ſubir.

Je n'avois donc d'autre occupation que d'entendre parler continuellement des affaires de l'Etat; & Dieu ſait le tableau effrayant que l'on faiſoit de la pauvre vieille Grande-Bretagne.

A entendre les uns, elle étoit aux abois, n'avoit aucune reſſource en elle-même; le crédit public étoit perdu, le commerce anéanti.

A en entendre d'autres, la patrie n'avoit pas de plus grands ennemis que les Miniſtres du Roi; eux ſeuls étoient la cauſe de la révolte des Américains & les auteurs de la guerre contre les François & les Eſpagnols, qui n'agiſſoient qu'en récriminant: pluſieurs ſoutenoient que ces Miniſtres s'entendoient avec les François & les Eſpagnols, & même avec les Américains, qu'ils vouloient, par des manœuvres exécrables, trahir leur nation & leur ſouverain, & livrer l'Angleterre à leurs ennemis extérieurs: preſque tous concluoient qu'ils méritoient la mort, & que c'étoit à la Nation à ſe rendre juſtice.

Il ſe trouvoit même des effrenés qui pouſſoient l'inſolence juſqu'à donner à entendre qu'on devoit ſe défaire d'un monarque aſſez foible pour s'en rapporter à des Miniſtres incapables d'aucun bien & indignes de toute confiance; on citoit, pour exemple, l'exécution du malheureux Charles I.

D'où partoient ces germes de ſéditions, qui ne tendoient qu'à révolter tous les Anglois contre leur Souverain & la conſtitution de leur Gouvernement ? De gens qui, comme je l'ai appris par la ſuite, ne cherchoient qu'à chaſſer les Miniſtres, & à s'emparer de leurs places ; de gens qui n'avoient ni amour ni affection pour leur patrie, quoiqu'ils en euſſent les dehors, mais qui ne penſoient qu'à eux ; de gens qui déſiroient que l'Angleterre fut écraſée par ſes ennemis ; pour avoir le plaiſir de dire, " on n'a pas voulu nous écouter, en voilà les ,, conſéquences ; nous les avions bien prédites ; ,, voilà ce que c'eſt que de n'avoir pas ſuivi nos ,, conſeils ; " de gens qui, cherchant à nager en eau trouble, eſpéroient que, dans le délabrement univerſel de la nation, on viendroit à leur confier les rênes du Gouvernement ; de gens enfin qui avoient même des liaiſons ſecretes avec les ennemis de l'état, & qui comptoient parvenir aux premieres places du Royaume, s'il tomboit dans des mains étrangeres.

Le lieu où je me trouvois étoit la manufacture générale de toutes ces abominations ; on y envoyoit des matériaux de tous les côtés ; on en payoit une partie ; les auteurs de l'autre ſe trouvoient encore très-ſatisfaits de pouvoir décharger leur bile & leur animoſité, ſans qu'il leur en coutât la moindre choſe ; mais tous, comme de vils ſerpens, n'oſoient jamais ſe faire connoître, & empruntoient des noms ſuppoſés.

J'ignorois dans cette ſituation les motifs qui

portoient ces malheureux à se déchaîner ainsi contre leur patrie, n'en ayant eu connoissance que par la suite, comme je l'ai déjà dit, & je les regardois comme des héros, enflammés de l'amour patriotique, qui, pour le bien de la nation, pouvoient tout craindre de Ministres puissans, & couroient les risques d'éprouver leur ressentiment & leur vengeance. Celui que je regardois avec le plus d'admiration étoit le rédacteur même de cette feuille, qui, se faisant seul connoître ouvertement, paroissoit affronter impunément tous les dangers, & se présenter aux coups que ses ennemis pouvoient lui porter. Je fis donc tous mes efforts pour tâcher de parvenir jusqu'à lui; j'attaquai une de ses manches, & j'étois sur le point de réussir dans cette entreprise, lorsque ce malheureux qui avoit une visite importante à faire, tira une petite brosse qu'il avoit dans sa poche pour nettoyer son habit, & dans le moment où je m'y attendois le moins, il la passa à l'endroit où j'étois, & me fit tomber sur son mouchoir placé sur le bord de la table que je venois de quitter, & qu'il mit dans sa poche. Nouvelle infortune qui me mettoit encore au désespoir : heureusement qu'elle ne fut pas de longue durée. Car mon homme ne fut pas plutôt auprès de celui qu'il alloit voir, que, se servant de son mouchoir, j'en échappai, me glissai, quoiqu'avec peine, sur l'épaule de ce dernier, & delà je parvins sur sa tête.

CHAPITRE XIX.

Milord Sh... eſt le nouveau Maître du Pou; il devient Vice-roi d'Irlande pour le Roi d'Eſpagne; ſes relations avec le confeſſeur de S. M. C. Décrets du Roi d'Eſpagne; nouvelle forme d'Adminiſtration en Irlande; l'Inquiſition y eſt établie; Adreſſe de la ville de D..b..n au Roi d'Eſpagne.

J'Avois, je l'avoue, grand beſoin de ce reſtaurateur pour recouvrer mes forces perdues, tant par la brûlure de ma cuiſſe & de mes deux pattes, que par l'abſtinence rigoureuſe qui avoit ſuivi ce cruel ſupplice. La nourriture que je pris dans cette nouvelle auberge étoit forte & ſucculente. C'étoit la quinteſſence des meilleurs *roaſt beefs* de l'Angleterre, quoique mon hôte ne fût pas lui-même des plus gras du pays, mais il n'en étoit pas moins bien nourri. Etant logé chez lui, je pus facilement le connoître, & voici ce que j'en ſais. Milord Sh..b...e eſt, comme Milord-Duc, un des oppoſans les plus acharnés au Gouvernement, il y a jadis figuré: & ſon reſſentiment d'avoir été expulſé par des gens qu'il regarde bien au-deſſous de lui, eſt un des puiſſans motifs de ſa conduite actuelle. Il a fait tous ſes efforts pour pouvoir rentrer en faveur; mais, voyant qu'il lui étoit impoſſible de réuſſir, il a pris une route toute oppoſée: quoiqu'ami en ap-

parence de Milord-Duc, & quoiqu'il paroiſſe en adopter les ſentimens, il ſeroit jaloux ſi celui-ci attrapoit, d'une manière ou d'une autre, quelque choſe qu'il croit mériter mieux que lui; en conſéquence, il crie & ſe déchaîne, comme Milord-Duc, contre le Roi, & ſes miniſtres; & faute de pouvoir obtenir ce qu'il déſire, il s'eſt retourné d'un autre côté, & dreſſe ſes batteries pour s'élever ſur les ruines de l'Angleterre. Se doutant que la Cour de France tramoit ſourdement une correſpondance avec Milord-Duc, il s'eſt jetté dans le parti du Roi d'Eſpagne, & il n'y a pas fait juſqu'ici de mauvaiſes affaires; car les choſes, réuſſiſſant ſuivant ſes déſirs, il ſe trouvera en Irlande au même point d'élévation que Milord-Duc doit avoir en Angleterre.

On ne peut avoir aucun doute ſur la vérité de ces faits, ils ſont conſtatés dans les actes les plus ſérieux que mon nouveau maître m'a lus plus d'une fois; il en étoit ſi enthouſiaſmé, qu'il les avoit preſque toujours ſous les yeux, quand il étoit ſeul.

Mais quelle relation avoit-il, & a-t-il encore auprès du Roi d'Eſpagne pour la réuſſite de ſon entrepriſe? La meilleure qui ſoit au monde. *Le Confeſſeur de ſa Majeſté.*

Voici ce que le bon Pere en Dieu lui mandoit dans la troiſième lettre qu'il lui adreſſe.

LETTRE DU CONFESSEUR DU ROI D'ESPAGNE AU LORD SH..B..E.

" Ce n'eſt point ſans peine, Milord, que

„ S. M. C. veut bien ſe déterminer à vous „ préférer, dans le glorieux poſte de ſon Vi- „ ce-roi en Irlande, à tous ſes plus fidèles ſu- „ jets. Outre les raiſons politiques que je lui „ ai alléguées pour vous choiſir, j'ai été obli- „ gé de prendre le flambeau de la Religion pour „ aller à votre ſecours; *je lui ai dit que, par* „ *une révélation particulière de la Ste. Vierge* „ *Immaculée, je ſavois la volonté de Dieu,* & „ qu'il vous avoit déjà inſcrit au Livre des „ Deſtins, pour conſolider la véritable Religion „ dans le Royaume d'Irlande, au nom de S. „ M. C. que vous repréſenterez. Mais, Mi- „ lord, vous ne pouvez eſpérer de monter à „ ce poſte qu'en promettant ſous ſerment de „ remplir exactement tous les articles conte- „ nus dans le *traité ſecret* que je vous envoye; „ &, auſſi-tôt que je ſerai ſûr de votre façon „ de penſer à cet égard, je vous ferai paſſer „ le décret qui vous élevera à cette illuſtre „ Vice-Royauté, &c. ".

Ce traité particulier eſt trop important pour n'en pas faire mention ici.

TRAITÉ SECRET DU ROI D'ESPAGNE AVEC LE LORD SH..B..E.

Ordre que moi le Roi veux qui ſoit tenu dans mon Royaume d'Irlande.

Art. I. Il n'y aura que la ſeule Religion Catholique dans toutes les parties de ce Royau-

me; tous les Huguenots feront tenus dans les huit premiers jours de mon regne de fe convertir à la foi, finon feront chaffés de tous mes Etats, & tous leurs biens confifqués au profit des bons Religieux qui voudront y vivre dans la retraite & dans la contemplation des merveilles de la Sainte Trinité.

2°. Il y aura dans toute l'Irlande dix Evêques que je ferai nommer par le St. Pere le Pape, ainfi qu'un archevêque, dont le fiege fera à Dublin.

3°. La Sainte Inquisition sera établie dans les principales villes de ce Royaume, et le Tribunal Supérieur sera dans la Capitale; le tout pour la propagation de la Foi & la tranquillité de ces nouveaux Etats; car c'eft à ce faint établiffement que je dois le repos de mes autres Royaumes, qui n'ont jamais éprouvé de guerres civiles pour fait de Religion, ainfi qu'il y en a eu tant en France, en Angleterre, & ailleurs.

4°. Les Irlandois auront la liberté de commercer dans toute l'Europe, ainfi & de la même manière qu'en jouiffent mes autres Sujets de mes différens Royaumes.

5°. Comme l'Angleterre proprement dite va appartenir à mon cher frere le Roi de France, les Irlandois pourront également commercer dans ce pays, fans aucunes taxes ni impôts; Je les relève dès à préfent de tous les droits établis fur leurs manufactures & leurs fabriques.

6°. Il n'y aura plus de Parlement en Irlan-

de, Je casse dès à présent celui qui y existe. Quand mes Sujets de ce Royaume auront quelques graces à demander, ou quelques représentations à faire, ils s'adresseront directement à Moi, & ma bonté pourvoira à tous leurs besoins.

7°. Aussitôt l'installation de mon Vice-roi, il fera faire dans tout ce Royaume la recherche la plus exacte de tous les livres contre la Religion, & les fera brûler en place publique dans chaque ville où ils auront été trouvés, il n'y en aura d'autres dans toute l'Irlande que ceux qui sont approuvés par la Sainte Inquisition dans tous mes Etats; & pour cet effet, on les traduira sur le champ dans la langue du pays.

Milord SH..B..E ayant souscrit à tous ces articles, & promis de faire exécuter dans la plus grande rigueur, abjura en même temps sa Religion pour adopter la seule qui pouvoit le sauver, & il reçut peu de temps après, le Décret & la lettre suivante.

Décret de sa Majesté Catholique, qui nomme Milord SH..B..E Vice-Roi d'Irlande.

Don Carlos, par la Grace de Dieu, Roi de Castille, de Léon, d'Arragon, des deux Siciles, de Jérusalem, de Navarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de

Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corſe, de Murcie, de Jaen, des Algarves, d'Algéſire, de Gibraltar, des Iſles Canaries, des Indes Orientales & Occidentales, des Iſles & Terres Fermes de l'Océan & d'Irlande; Archiduc d'Autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant, & de Milan, Comté de Habsbourg, de Flandres, de Tirol, & de Barcelone; Seigneur de Biſcaye, & de Molina, &c; A ceux de mon Conſeil, au Préſident, & aux Auditeurs de mes Audiences & Chancelleries: aux Alcades & Alguaſils de mes Maiſons & Cours, aux Corrégidors, Aſſiſtans, Gouverneurs, Alcades Majors & Ordinaires, tant de ma Couronne, que des Seigneuries & Ordres, & à toutes autres Perſonnes de quelque état, qualité, & condition qu'elles ſoient dans les cités, villes & lieux de mes Royaumes & Seigneuries, SAVOIR FAISONS que J'ai jugé à propos d'adreſſer à mon Conſeil un Décret ſigné de ma main & conçu en ces termes.

" AYANT, par la miſéricorde de Dieu, réuni ſous ma domination le Royaume d'Irlande, avec toutes les cités, villes, forts, châteaux & iſles en dépendans. Le premier de mes devoirs eſt de commencer par les mettre ſous la protection immédiate de la très-Sainte Trinité; & le ſecond, de les gouverner en bon pere, ainſi que J'ai fait juſqu'ici pour mes autres Sujets.

" J'ai donc cru en premier lieu devoir n'y établir que la Sainte Egliſe Catholique, Apoſtolique, & Romaine, dans laquelle nous vi-

vons, & hors laquelle il n'y a point de ſalut : en conſéquence J'ordonne à tous les Infidèles, Hérétiques, & Schiſmatiques, qui ſe trouvent actuellement en Irlande, & qui ne voudront pas ſe convertir à la Foi, de ſortir de ce Royaume dans huit jours, à compter de celui de la notification qui y ſera faite du préſent Décret.

" Je déclare tous leurs biens confiſqués à mon profit, & J'ordonne qu'ils ſeront vendus dans ſix mois de ce jour, pour, les deniers provenans de la vente qui en ſera faite, être ſéqueſtrés, & enſuite employés à l'établiſſement des Couvens, tant d'hommes que de femmes, qui voudront pour la plus grande gloire de Dieu, s'y retirer & ſervir, tant par leurs travaux, que par leurs exemples, à l'édification de leurs freres.

" J'établis auſſi dans tout ce Royaume, la Sainte Inquiſition, ainſi qu'elle exiſte, à la ſatisfaction générale, dans mes autres états.

" En ſecond lieu, l'Adminiſtration civile & militaire ſera auſſi la même que dans mes autres Royaumes. Je ſupprime le Parlement d'Irlande comme contraire au Gouvernement Monarchique, & capable de pouvoir fomenter des diviſions & des troubles.

" Il y aura toujours un *Vice-Roi* qui ſera ſa réſidence à Dublin, & qui maintiendra dans tout ce Royaume, ſous mon nom, l'ordre & la tranquillité qui doivent y régner.

" *Je nomme dès à préſent, pour remplir cette place* DON SH..B..E, connu juſqu'ici ſous le

le nom de *Grand d'Eſpagne de la première claſſe*, & en qui j'ai toute confiance, par l'attachement qu'il a à ma perſonne Sacrée, & le zèle qu'il témoigne pour la propagation de la Sainte Foi.

" J'entends & ordonne que tous mes Sujets le reconnoiſſent pour tel en Irlande, & qu'on obéiſſe à ſes Décrets, comme ſi ils étoient émanés de Moi-même.

" J'accorde à tous les Irlandois les mêmes privileges qu'à mes autres Peuples ; Je ſupprime, dès à préſent tous les droits précédemment établis ſur leurs fabriques & manufactures.

" Le Conſeil aura ſoin d'expédier les ordres & les avis néceſſaires pour que tous mes Sujets ſoient informés de ma préſente Réſolution Royale ".

A Aranjuez, le premier jour de mon Regne en Irlande.

Signé, MOI, LE ROI.

LETTRE DU ROI CATHOLIQUE, A MILORD SH..B..E, GRAND D'ESPAGNE DE LA PREMIERE CLASSE, VICE-ROI D'IRLANDE.

" Mon Décret royal ci-deſſus ayant été publié dans mon Conſeil, il en a ordonné l'exé-
» cution; &, pour cet effet, il a fait publier
» les préſentes : en conſéquence Je vous or-
» donne qu'auſſitôt que vous aurez reçu mon
» dit Décret, & que vous aurez vu ma Réſo-

„ lution y contenue, vous en qualité de mon
„ Vice-Roi en Irlande, l'obſerviez, accompliſ-
„ ſiez, & exécutiez, & la faſſiez obſerver, ac-
„ complir, & exécuter en tout & partout, con-
„ formément à ſa teneur, donnant les ordres
„ & faiſant les diſpoſitions convenables; afin
„ qu'il conſte à tous mes Sujets d'Irlande de
„ madite Détermination Royale; car telle eſt
„ ma Volonté. Et à la copie imprimée de la
„ préſente cédule certifiée par Don Antonio
„ Martinez Salazar, mon Secretaire Greffier des
„ Réſolutions, & le plus ancien Ecrivain de
„ la Chambre & Gouvernement de mon Con-
„ ſeil, la même foi ſera ajoutée qu'à l'original.
„ Donné à Aranjuez, le premier de notre
„ Regne en Irlande.

(Signé) “ MOI, LE ROI.

Plus bas eſt écrit: *Don Juan Franciſco de Laſtire, Secrétaire du Roi notre Seigneur, ai écrit la préſente par ſon ordre.*

Signé de plus: *Don Manuel Ventura Figueroa, Don Manuel de Villafane, Don Manuel Doz, Don Raymundo de Irabien, Don Blas de Hinojoſa.*

Regiſtré: *Don Nicolas Verdugo.*

Il faut avouer, dis-je en moi-même, que Milord-Duc & mon patron ſavent très-bien tirer leur épingle du jeu; mais, ajoutois-je, *il*

vendent la peau de l'ours, avant de l'avoir jetté par terre; si Messieurs les Rois de France & d'Espagne comptent sans leur hôte, les Vice-Roi n'auront pas de grandes Vice-Royautés. Ces observations m'intriguoient, & j'ignorois quel étoit le dessous de carte d'après lequel on avoit tant de confiance, lorsqu'il fut remis de la part de tous les bons Catholiques d'Irlande à mon Vice-Roi l'adresse suivante pour être par lui présentée au Roi d'Espagne.

ADRESSE DE LA VILLE DE D...B...N, A SA MAJESTÉ CACHOLIQUE.

» Très Gracieux Souverain,

" Nous, les Chefs, les Communes, & citoyens Catholiques de l'ancienne & loyale ville de D..b..n, demandons la permission d'approcher le pied de Votre Trône Royal, pour Vous offrir nos cœurs, & Vous faire le don de nos personnages & de nos biens, comme A NOTRE SEUL ET UNIQUE SOUVERAIN, que Dieu nous a donné dans sa grace & miséricorde.

Nous avons été excédés par un Peuple qui devoit nous traiter en frères, & nous a cependant fait continuellement subir le joug de la servitude. Toutes nos représentations & nos suppliques à l'effet d'alléger le poids des fers que des Ministres durs & cruels appésantissoient

ſur nous, ont été infructueuſes. Toutes les fois que nous nous ſommes préſentés, nous avons été rejettés, & mépriſés. Nous devions vivre ſous un Gouvernement libre, & nous étions eſclaves. Si l'on avoit l'air de nous accorder quelque juſtice que l'on affectoit de regarder comme une faveur; on y mettoit des reſtrictions injuſtes & impolitiques, qui en diminuoient & altéroient l'efficacité.

C'eſt donc avec la plus grande ſatisfaction que nous avons vû le Très-Haut prendre en main notre défenſe, & nous retirer de cette cruelle ſervitude. Il nous confie à un Monarque pieux, bon, juſte, & rempli d'attachement pour ſes ſujets. Il ſoutiendra la gloire du Roi des Rois; il amenera l'abondance dans nos contrées, & fera fleurir nos manufactures & notre commerce. Il nous donne déjà pour ſon Repréſentant un de nos compatriotes, *ſage*, *vertueux*, DÉSINTÉRESSÉ, que nous aimons & qui nous aime. Nous ſommes donc, SIRE, pénétrés de la plus vive reconnoiſſance pour Votre Auguſte Perſonne; nous ne ceſſerons de bénir le Ciel de nous avoir mis ſous Votre Protection, & nous le ſupplierons de Vous accorder, & à Votre Auguſte Famille, des jours longs & proſperés. Ce ſont les ſincères & affectionnés ſentimens & ſouhaits des très-loyaux & à 's fidèles Sujets de Votre Majeſté.

Signé au Novembre de 380.

CHAPITRE XX.

Assemblée importante chez le Marquis de R..K..M ; il est nommé par le Congrès Amériquain PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ ECOSSAISE. *Résolutions du Congrès ; nouvelle forme d'Administration en Ecosse. Le Protecteur a une Cour & des Ambassadeurs chez tous les Souverains de l'Europe.*

JE vécus pendant plus de quinze jours sur la tête de Milord Viceroi ; j'y étois encore dans la solitude, mais elle m'étoit toujours agréable, & les nouvelles importantes que j'apprenois chez lui tous les jours occupoient mon temps, & chassoient l'ennui qui auroit pu m'attaquer. Mon Protecteur recevoit beaucoup de visites : tantôt c'étoient des gens qu'il occupoit à décrier le Gouvernement actuel ; tantôt c'étoient des émissaires chargés de fomenter des troubles & des séditions en Irlande en faveur de Sa Majesté Catholique : un jour nous tenions des conférences avec le Viceroi d'Angleterre, *pour concerter les discours patriotiques qu'ils devoient l'un & l'autre réciter dans le Parlement, & pour augmenter, à force d'argent & de promesses, le nombre des Opposans dans le Parlement prochain :* un autre jour nous donnions un grand repas à plusieurs membres de la Majorité, & *nous en mettions plusieurs dans notre parti.* Voilà quelle étoit

notre conduite, lorſque mon maître fut invité à dîner chez M. le Marquis de R..K..M, où il devoit ſe tenir dans la ſoirée une aſſemblée importante pour les affaires de l'Etat. Mon Protecteur ſe rendit à l'invitation & m'y conduiſit. Je mis toute mon attention à connoitre ces différens perſonnages, pour enſuite apprécier leur mérite, & m'inſtruire à fonds de leurs deſſeins : je les examinai pendant tout le repas qui ſe paſſa en propos indifférens, mais à travers lesquels on voyoit bien l'eſprit de parti qui les animoit. Je vais eſquiſſer le portrait de quelques-uns de ces graves Sénateurs, avant que de rendre compte des objets qui ont été agités dans cette Auguſte Compagnie.

1°. Le maître de la maiſon, ancien Miniſtre des Finances; c'eſt un homme laid, petit, maigre & noir; il a les yeux enfoncés, & porte perruque; il jouit d'environ 60 ans & de 40,000 l. ſter. de rente; il eſt indigné contre le Roi d'Angleterre de ce qu'ayant eu autrefois ſes bonnes graces, il n'a pu les conſerver, & employe tout ſon crédit & ſon argent pour faire culbuter ſon ſucceſſeur & les autres Sécretaires d'Etat.

2°. Charles F..x; un homme fin & ruſé, gros & court, prodigue & ruiné, qui cherche à s'accrocher où il peut, & *qui eſpère faire fortune dans la Minorité*, puiſqu'on ne veut point de lui dans la Majorité.

3°. Le Général B..G..E, partiſan zélé de l'Oppoſition. Les Miniſtres actuels avoient cru qu'en le mettant à la tête d'une armée, il abandon-

neroit ſes premiers amis pour ſervir fidélement ſa Patrie & ſon Prince : *ce brave homme, ferme à ſes premiers attachemens, a accepté le commandement de ces troupes & les a livrées aux Amériquains, en ſe rendant lui-même avec elles priſonnier de guerre.*

4°. L'Amiral par Excellence ; c'eſt le nom que lui donnoient les autres convives. Cet homme, d'une expérience conſommée, quoique oppoſé au parti du Roi & des Miniſtres, & quoique parent de Milord-Duc, fut choiſi par S. M. *pour commander une flotte conſidérable, & attaquer celle des François qui étoit inférieure :* mais, d'après les conſeils de ſon couſin, & les intérêts de ſon parti, il n'a point fait uſage de ſes forces, s'eſt conduit de maniere qu'il n'a remporté aucun avantage ſur les ennemis, quoiqu'il leur fut ſupérieur en nombre, & *les a, au contraire, mis dans le cas de pouvoir ſe vanter, avec raiſon, d'être les vainqueurs.*

5°. Milord-Duc, celui qui m'a fait ſubir le ſupplice cruel dont j'ai parlé, en me brûlant ma cuiſſe & mes deux pattes.

6°. L'Evêque de P...B...GH ; Je ne me ſerois point attendu à trouver un Prélat dans cette aſſemblée.

7°. Et enfin, mon maître & mon protecteur, le Vice-Roi d'Irlande.

Quand la ſéance s'ouvrit, M. le Marquis, en qualité de Préſident, ſe leva, & dit :

Discours interessant du Marquis de R...K...M.

„ Messieurs,

„ Les motifs, d'après lesquels je vous ai prié „ de vous rendre en ce lieu, & les objets que „ nous devons discuter & déterminer sont de „ la plus grande importance; j'espere que vous „ voudrez bien y faire la plus sérieuse atten- „ tion: j'entre en matiere.

„ Jusqu'ici nous n'avons tous été réunis que „ dans un seul point; *notre haine contre les* „ *Ministres actuels & notre intention de parve-* „ *nir à les expulser.* Nos démarches, pour par- „ venir à ce but, ont été uniformes: mais qu'a- „ vons-nous pu obtenir? Seulement de décrier „ dans l'esprit du peuple ces gens que nous ne „ pouvions souffrir, & de préparer une révolte, „ lorsque nous la jugerons nécessaire. Quant „ au Roi, fermement persuadé du mérite *ima-* „ *ginaire* de ses favoris, il leur est, dans le „ moment actuel, encore plus attaché que „ jamais.

„ Les ennemis de la Grande Bretagne QUE „ NOUS LUI AVONS HEUREUSEMENT SUSCITÉS „ ont dressé toutes leurs batteries pour s'em- „ parer de notre Pays; l'invasion va être faite, „ on le craint; & cependant il n'a été pris par „ le Gouvernement aucune mesure juste pour „ s'y opposer; nous sommes donc certains de „ la réussite de cette entreprise.

„ Un autre fait non moins important est LE „ PARTAGE DE LA GRANDE BRETAGNE, PAR

„ LES TROIS PUISSANCES BELLIGERANTES, LA „ FRANCE, L'ESPAGNE, ET L'AMERIQUE, „ Nous en avons tous été inſtruits en deſſous „ mains. Sans nous rien communiquer les uns „ les autres, nous avons cherchés de l'emploi „ auprès des ennemis du Gouvernement, & „ nous leur avons offert nos ſervices. Nous „ avons preſque tous réuſſi : mais, Meſſieurs, „ cela ne ſuffit pas; nous devons toujours être „ amis, & nous concerter dans toutes nos opé- „ rations.

„ Conſidérons maintenant notre poſition „ actuelle.

„ Milord-Duc eſt nommé par le Roi de Fran- „ ce pour ſon VICE-ROI DE L'ANGLETERRE.

„ Milord Sh...., eſt VICE-ROI D'IRLANDE pour „ ſa Majeſté Catholique " — Comme ces deux Seigneurs paroiſſoient de la plus grande ſurpriſe de voir le Marquis de R..K..M auſſi bien inſtruit, celui-ci les regarda en riant, & leur dit. „ Meſſieurs, j'ai ſçu toutes vos démarches *ab* „ *ovo ad mala*; &, comme vous voyez, je ne „ les ai point traverſées, il reſtoit encore une „ porte qui m'ouvroit le chemin de la gloire, „ ainſi que de la fortune; j'en ai profité; c'eſt „ L'AMERIQUE. *J'ai fait mon traité particulier* „ *avec le Congrès, rélativement à l'Ecoſſe qui leur* „ *appartiendra.* Si vous êtes curieux d'en ſa- „ voir les particularités & les détails, je vais vous en faire part; mais, ajouta-t-il, ſoyons de bonne foi, & que chacun de nous en agiſſe de même.

Tous le promirent dans l'inſtant; les *Vice-*

Rois d'Angleterre & d'Irlande voulurent commencer; ils lurent leurs Patentes nouvelles: ensuite Milord R..K..M exposa les Résolutions du Congrès rélativement à l'Ecosse, ainsi qu'il suit.

RESOLUTIONS DU CONGRÈS AMERIQUAIN. EN CONGRÈS.

„ La justice de Notre cause Nous ayant relevé
„ du joug sous lequel les Anglois Nous vou-
„ loient asservir, la Bénédiction Divine s'est
„ répandue sur Nous & sur Nos armes; ce lion
„ rugissant qui cherchoit à Nous dévorer est
„ terrassé, la mer devenue libre, le commerce
„ de l'univers entier va se faire d'un bout du
„ monde à l'autre sans trouble, sans Corsai-
„ res, sans craindre aucune supériorité. Les
„ peuples ci-devant asservis sous le Gouverne-
„ ment despotique de la Grande Bretagne s'en
„ sont retirés: divisés en trois contrées diffé-
„ rentes, & trop foibles pour se soutenir par
„ eux-même, un tiers s'est mis sous la protection
„ du Roi de France notre glorieux Allié, un
„ autre tiers donné à sa Majesté Catholique,
„ & le troisieme & dernier Nous a fait deman-
„ der à se réunir à Nous, à partager Nos droits
„ qui sont ceux des hommes, Nos privileges,
„ Nos prérogatives, & Notre Liberté. Nous
„ Nous y sommes prêtés avec d'autant plus de
„ plaisir qu'en accordant à nos freres les Ecossais
„ tous les secours qu'ils implorent, Nous en
„ faisons des amis qui seront aussi dans le cas
„ de Nous défendre & de Nous aider dans le cas

„ de néceſſité & de détreſſe ; en conſéquence,
„ après avoir murement réfléchi ſur une affaire
„ de cette importance, & avoir pris les avis de
„ tous nos compatriotes.

Resolu, Que Nous donnons toute protection aux habitans de l'Ecoſſe que Nous regardons dès ce moment comme frères, & comme faiſant partie de Notre République.

Attendu Que les Ecoſſois doivent jouir des mêmes privileges que Nous,

Resolu qu'ils auront dans notre préſent Congrès autant de députés que la Province de Penſilvanie; que ces députés prendront leurs intérêts dans les affaires de l'Etat, de même que ſi l'Ecoſſe faiſoit partie du préſent Continent.

Attendu Qu'étant incorporés à Notre Gouvernement, ils ne peuvent en être ſéparés en aucune circonſtance que ce ſoit, ſurtout dans les occaſions les plus brillantes,

Resolu, 1°. Qu'à tous les feſtins & fêtes publiques, on boira une ſanté de plus en l'honneur de Nos nouveaux frères. 2°. Qu'il ſera célebré tous les ans l'anniverſaire de cette glorieuſe Alliance par le Congrès aſſemblé.

Attendu Que les Ecoſſais n'ont point partagé avec Nous les frais énormes de la guerre que nous avons été obligés de ſoutenir juſqu'à ce jour pour élever Notre Gouvernement Républiquain, & dont cependant ils vont gouter avec Nous les fruits & les avantages,

Resolu, Qu'ils ſeront tenus de payer en quatre termes égaux, dans l'eſpace de trois ans, au Congrès par forme d'incorporation & de

compenſation, la ſomme de QUATRE MILLIONS STERLINGS, en eſpeces, & non en papier.

Attendu Que les Ecoſſais n'ont point de troupes reglées parmi eux, ni aucunes munitions de guerre pour pouvoir ſe défendre en cas d'hoſtilités,

RESOLU, Que le Congrès aura dans l'Ecoſſe conſtamment 20,000 hommes de troupes réglées, dont 15000 d'infanterie & 5000 de cavalerie; que CETTE ARMÉE SERA ENTRETENUE AUX FRAIS SEULS DES ECOSSAIS, & que le Congrès ſe réſervera de nommer le Général & les Officiers; lequel Général ne rendra compte qu'au Congrès de ſa conduite, par le moyen du Protecteur ci-après nommé, & exécutera ponctuellement ſes ordres.

Attendu Que parmi des hommes raiſonnables, il ne doit jamais y avoir aucune diſpute pour fait de Religion, & que la liberté de conſcience eſt un des plus beaux privileges de l'homme,

RESOLU, Que dans l'Ecoſſe il n'y aura aucune Religion prédominante; que chaque particulier y pourra exercer librement la Religion qu'il voudra, & qu'il ſera fait défenſe à tous les Ecoſſais, *& particulierement aux Preſbytériens* d'avoir querelle pour fait de Religion, *ſous peine de mort.*

Attendu Que le Congrès étant éloigné du Royaume d'Ecoſſe ne pourra dans les cas urgens donner les ordres néceſſaires auſſi promptement qu'il le feroit, s'il étoit ſur les lieux,

RESOLU, Qu'il y aura à Edimbourg un citoyen auquel le Congrès donnera tous les pouvoirs suffisans pour maintenir la tranquillité de ce Royaume tant au dehors qu'au dedans; que ce chef aura le titre de PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ ECOSSAISE, & la dénomination d'ALTESSE PROTECTORALE; qu'il pourra dans les cas les plus urgens, & lorsqu'il ne se trouvera pas le temps suffisant pour prévenir le Congrès, faire marcher les troupes où il sera nécessaire, & leur donner tous les ordres convenables.

Attendu Que le Protecteur de la Liberté Ecossaise doit aussi connoître particulierement les divers mouvemens des Cours de l'Europe dont il sera plus près que Nous, & prévenir les maux qui pourroient fondre sur ce pays.

RESOLU, *Qu'il pourra avoir des Envoyés dans toutes les Cours de l'Europe* qu'il jugera nécessaires, & en recevoir également de ces Cours, ainsi que cela se pratique auprès de S. A. R. le Prince Charles Gouverneur Général des Pays-Bas Autrichiens.

Attendu Que, pour l'honneur de l'Ecosse, le Protecteur doit avoir une Cour conforme à sa dignité & à la gloire de cette nation.

RESOLU, Que sur les premiers deniers provenans des charges & impositions publiques, telles qu'elles seront par nous arrêtées dans la premiere assemblée où il y aura des Députés Ecossais, le Protecteur aura pour ses dépenses personnelles & celles de sa maison & de ses

Officiers, une ſomme annuelle de 5000,000 l. ſter.

Et, dès à préſent, Nous nommons pour PROTECTEUR DE LA LIBERTÉ ECOSSAISE l'honorable Marquis de R..K..M à qui Nous confions tous les pouvoirs ci-deſſus. Nous donnons le commandement de l'armée Ecoſſaiſe, au brave Général B..G..E qui Nous a ſi bien ſervi dans la derniere guerre, en ſe rendant à Nous avec toute l'armée Angloiſe : Nous réſervant de nommer dans la premiere aſſemblée les autres Officiers de l'armée Ecoſſaiſe, après avoir reçu les avis du dit Marquis de R..K..M & du dit Général B..G..E.

Fait en Congrès, le premier jour de notre alliance avec l'Ecoſſe.

Par Ordre du Congrès,
Signé, CHARLES THOMPSON, Sécrétaire.



CHAPITRE XXI.

ET DERNIER.

Résultat de l'Assemblée ; l'Evêque de P....b...gh, devient Archevêque de Cantorbery, & demande à être Cardinal. L'Amiral K...P...L. nommé Ministre de la Marine Angloise pour le Roi de France. L'Honorable Charles F..x, Premier Ministre en Ecosse. Fin de l'ouvrage du Pou ; il le remet à un Editeur.

QUAND les résolutions du Congrès furent lues, le Vice-Roi de France se leva & dit, en s'adressant au Marquis de R...K...M.

„ Votre Altesse Protectorale ne se trouve pas „ la plus mal partagée, quoiqu'elle ait songé „ à ses intérêts un peu plus tard que nous ; cependant nous ne pouvons que la féliciter d'un „ succès aussi glorieux ; & les sages arrangemens „ du Congrès qui vous autorisent à avoir des „ Ambassadeurs dans les différentes Cours de „ l'Europe, me donnent l'idée de solliciter le „ même honneur de mon Souverain ; je pense „ que le Vice-Roi d'Irlande sera aussi de mon „ avis.

„ Vous avez raison, Milord, dit le Vice-Roi „ Irlandois. C'est une chose très-importante que „ nous n'avions pas prévue ; mais, Messieurs, „ ajouta-t-il, il nous faut déjà pourvoir nos amis

„ & leur procurer des poftes avantageux, tels
„ qu'ils font dûs à leur mérite. Parlons d'abord
„ de fa Seigneurie le Lord Evêque de P.....b..gh,
„ ici préfent. Etant, comme nous, au-deffus
„ de tous les préjugés de l'enfance & de la fu-
„ perftition des Religions, je fais qu'il eft dans
„ l'intention, pour fon intérêt perfonnel, d'en-
„ trer dans l'Eglife Romaine. Je defirerois pou-
„ voir le préfenter à Sa Majefté Catholique pour
„ l'Archevêché de Dublin, mais ce fiège eft pro-
„ mis au Confeffeur de Sa Majefté, & un Arche-
„ vêché dans mes Etats feroit trop peu pour lui;
„ je prie donc Milord-Duc de voir ce qui peut
„ lui convenir dans les fiens.

Milord-Duc prenant alors la parole, dit:
„ j'ai déjà penfé férieufement à être utile à fa
„ Seigneurie; j'ai deux objets qui pourroient
„ lui convenir dans ma Vice-Royauté. L'Evê-
„ que de Londres & l'Archevêque de Cantor-
„ bery font trop attachés à la Religion Angli-
„ cane pour la quitter; ils vont donc fe démet-
„ tre de leurs fièges, & j'offre à fa Seigneurie
„ celui des deux qui lui plaira le plus.

„ Je fuis enchanté de votre générofité, Mi-
„ lord-Duc, dit l'Evêque de P....b...gh. Vous
„ ne pouvez douter de ma reconnoiffance;
„ j'accepte donc *en toute humilité*, l'Archevêché
„ de Cantorbery; mais j'ai encore une autre
„ grace à vous demander: certainement le S.
„ Pere le Pape, voyant l'Angleterre fous la do-
„ mination Françoife, & que la Religion Ca-
„ tholique y fera la prédominante, donnera
„ quelques CHAPEAUX DE CARDINAUX à des
Anglois.

„ Anglois. Qui, plus que moi, aura lieu d'y „ prétendre, 1°. Comme premier Evêque Catholique, 2°. Comme étant le Primat de l'Angleterre en qualité de l'Archevêque de Cantorbery ? "

Vous avez bon appétit, dit en riant Milord-Duc; mais je ne m'y refuse point, & j'en parlerai au Roi avec plaisir; je regarde même cela comme une justice qui vous sera due.

„ Quant à l'Amiral par Excellence, ajouta-t-il; comme mon parent & ami intime, & „ en outre comme ayant rendu de grands services à la France, je me charge de lui, & „ je le ferai nommer MINISTRE DE LA MARINE ANGLOISE, pour Sa Majesté très-Chrétienne.

„ Messieurs, dit Son Altesse Protectorale, „ vous n'avez point encore pourvu à l'Honorable Ch. F..x & je me fais un plaisir de vous „ prévenir; je connois trop son mérite; ses lumières & ses talens pour ne pas en profiter: „ je le prie donc de vouloir bien accepter la „ place de mon premier Ministre. L'amitié & „ l'attachement qu'il a toujours montré pour „ l'Amérique m'assurent que ce choix sera très-agréable au Congrès, & que l'on m'en fera „ des remerciemens.

„ Voilà donc, Messieurs, continua-t-il, nos „ premiers arrangemens faits; il ne nous reste „ plus qu'à nous jurer une amitié & un secret inviolable; car, si nos opérations étoient dévoilées, nous serions perdus. Restons fermement attachés à nos nouveaux Souverains;

„ agiſſons toujours de concért, & nous ſommes
„ ſûrs de la réuſſite. ”

Tel fut le réſultat de cette auguſte Aſſemblée, après quoi l'on ſe ſépara. On ne ſe doutoit pas que j'y fuſſe préſent, & que j'y fiſſe le rôle d'eſpion; mais ce rôle, tout honteux qu'il eſt ordinairement, étoit pour moi, honorable & flatteur, parce que je le faiſois ſans intérêt, & ſans tous ces motifs bas & humilians qui gouvernent la plupart des hommes; je le faiſois plutôt comme obſervateur qu'autrement, & pour mon ſeul plaiſir. J'étois curieux de voir les événemens qui devoient arriver; mais je n'eſpérois pas vivre aſſez pour cela, n'ayant guère plus d'un mois à végeter encore pour avoir vécu auſſi long-temps qu'un Pou peut l'eſpérer.

Je quittai mon Protecteur deux jours après cette glorieuſe aſſemblée; je tombai ſur un pauvre diable d'écrivain qui étoit à ſes gages, & qui faiſoit inſérer ſes belles productions dans *l'avertiſſement général*; c'eſt où je ſuis actuellement; j'y vis en philoſophe, attendant la mort, ſans la déſirer, ni la craindre. C'eſt dans cette retraite que j'ai recueilli les événemens ci-deſſus, & les ai mis dans cet ouvrage, déſirant qu'il puiſſe voir le jour pour me faire une réputation. Je lui remettrai, un jour que je ſerai dans un caffé, à un voiſin de mon hôte, que j'ai en vue & qui eſt bon patriote, car celui-ci ſe donneroit bien de garde de le publier. C'eſt ainſi que je dis *adieu* au genre Humain, au genre Pouilleux, & à tous les êtres que j'ai connus.

POSTSCRIPTUM DE L'ÉDITEUR.

En effet le Pou, Auteur de cet intéressant manuscrit, me le remit au commencement de Septembre 1779, en langue Françoise, tel que voici, sans que j'y aie retranché la moindre chose. J'eus beaucoup de peine à le pouvoir déchiffrer, 1°. parce que l'Auteur, n'ayant jamais eu de maître, ne savoit pas trop bien écrire; 2°. parce que le manuscrit étoit si fin, qu'il me falloit avoir continuellement le microscope en main pour pouvoir le lire.

J'ai voulu deviner quel étoit l'hôte qui l'hébergeoit, parce que, me trouvant souvent à mon caffé ordinaire, tantôt auprès de l'un, tantôt auprès de l'autre, je n'osois demander à aucun d'eux s'il étoit un Pouilleux, mais j'aurois été charmé de connoître l'Auteur, je l'aurois pris sous ma sauvegarde, & lui aurois procuré toute l'aisance possible dans sa vieillesse.

F I N.

TABLE.

